Rostocker Dokumentenserver
Dieses Werk wurde Ihnen durch die Universitätsbibliothek Rostock zum Download bereitgestellt.
Für Fragen und Hinweise wenden Sie sich bitte an: digibib.ub@uni-rostock.de

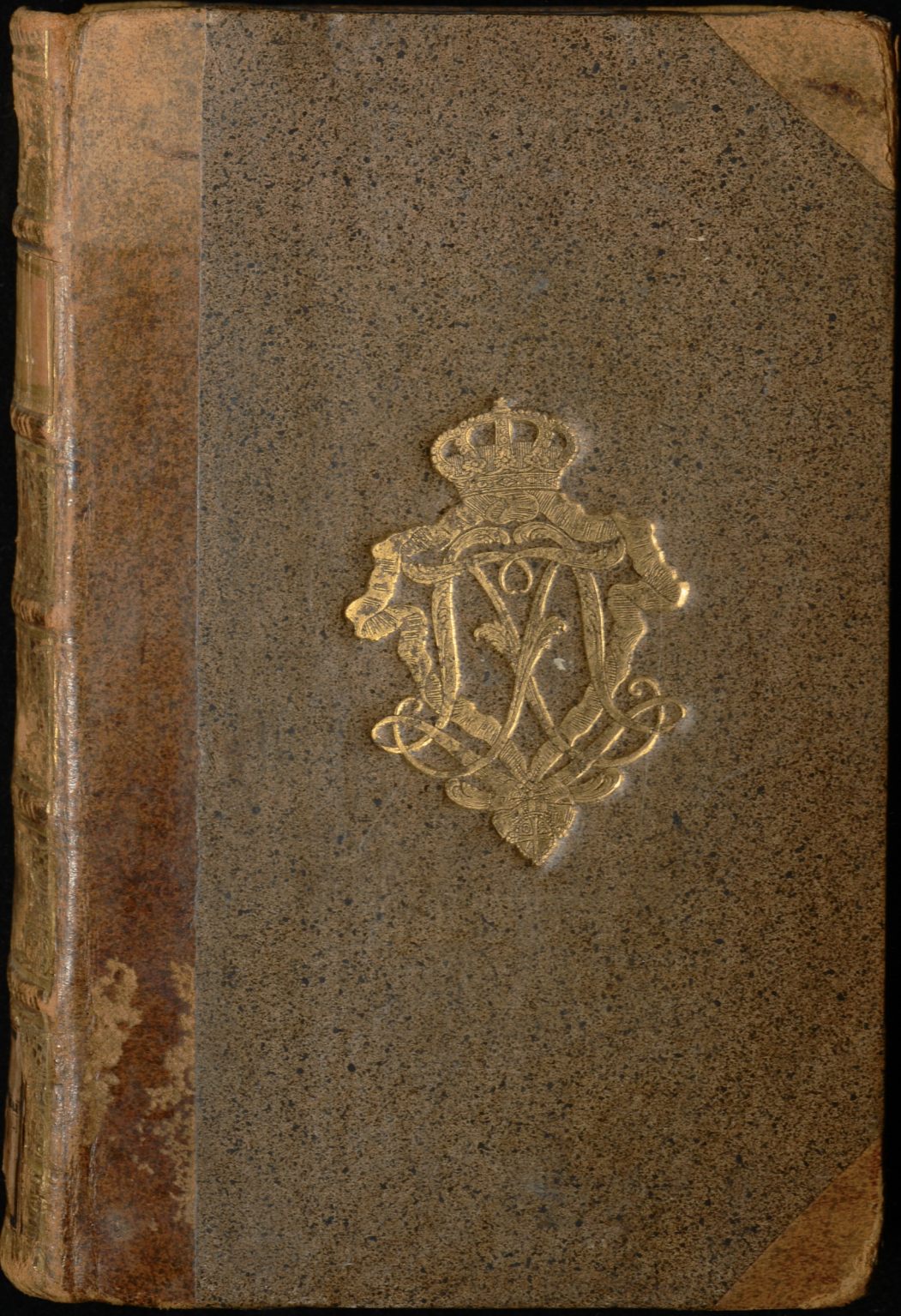
Louis-Gabriel Du Buat-Nançay

Charlemagne, Ou Le Triomphe des Loix : Tragedie

Viennae: Trattner, 1767

http://purl.uni-rostock.de/rosdok/ppn82285144X

Druck Freier Zugang PUBLIC DOMAIN



Universitäts Bibliothek Rostock
http://purl.uni-rostock.de/rosdok/ppn82285144X/phys_0001
DFG



Universitäts Bibliothek Rostock
http://purl.uni-rostock.de/rosdok/ppn82285144X/phys_0002
DFG



Universitäts Bibliothek Rostock
http://purl.uni-rostock.de/rosdok/ppn82285144X/phys_0003
DFG

11-9.

Co-4396.1-6

~~D. I. e. - 3140.1-6.~~

D I e.

Universitäts Bibliothek Rostock
http://purl.uni-rostock.de
/rosdok/ppn82285144X/phys_0004
DFG

Bibliotheca Academiae Rostochiensis

Universitäts Bibliothek Rostock
http://purl.uni-rostock.de/rosdok/ppn82285144X/phys_0005
DFG

Pièces contenues dans ce volume

1. Artaxerce.
2. Cécile, ou la Vestale.
3. Valdemar.
4. Beverlei.
5. Charlemagne.
6. Guillaume Tell.

Universitäts Bibliothek Rostock
http://purl.uni-rostock.de/rosdok/ppn82285144X/phys_0006
DFG

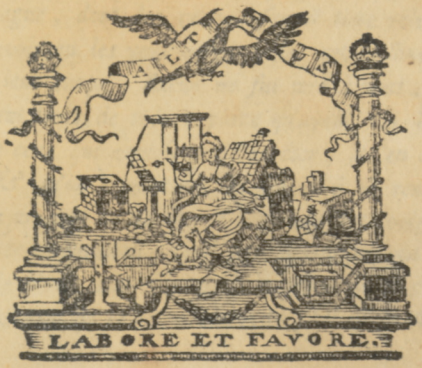
5.

CHARLEMAGNE

OU LE

Triomphe des Loix.

TRAGEDIE.



VIENNE,

CHEZ, JEAN-THOMAS DE TRATTNERN,

LIBRAIRE ET IMPRIMEUR DE LA COUR.

1767.

Universitäts Bibliothek Rostock
http://purl.uni-rostock.de/rosdok/ppn82285144X/phys_0007
DFG



Universitäts Bibliothek Rostock
http://purl.uni-rostock.de/rosdok/ppn82285144X/phys_0008
DFG

AVERTISSEMENT

sur le sujet de cette Piéce.

Suivant Eginhard, dont j'emploie ici les propres expressions, il se forma en Germanie une puissante conjuration contre Charlemagne, dont les auteurs furent tous relégués, les uns après avoir eu les yeux crevés, les autres sans avoir été punis dans leur corps. Aucun ne fut mis à mort, si ce n'est qu'il y en eut trois de tués, parce qu'ayant mis l'épée à la main contre ceux qui vouloient les arrêter, ils en avoient tué plusieurs, & qu'on n'avoit pu les forcer à se rendre. On croit que la cruauté de la Reine Fastrade fut l'origine & la cause de cette conjuration, ainsi que d'une autre qui la suivit, parce que le Roi, connivant à ses excès, parut s'être écarté prodigieusement de sa bonté naturelle, & de sa douceur accoutumée.

Le Poëte Annaliste dit la même chose touchant la punition des conjurés, & ajoute que le Comte Hardrade fut le Chef de la conspiration, & que le dessein des conjurés étoit de faire périr Charle, ou par le fer, ou de quelqu'autre maniére que ce fût. Il dit encore, que cette conspiration fut terrible & très-dangereuse, & la raporte à l'an 785. Les Annales de St. Nazaire sont encore plus instructives sur cet événement intéressant, qu'elles raportent à l'an 786.

Les Touringiens, y est-il dit, formérent le projet de se rendre maîtres, par surprise, de la personne de Charle

Roi des Francs, & de le faire mourir : &, au cas qu'ils ne puſſent conſommer ce crime & cet affreux attentat, de parvenir du-moins à ſe ſoustraire à ſon obeiſſance, & de ſe mettre en état de ne plus exécuter ſes ordres.

Ce coupable projet ne put être long-tems un ſecret pour le Roi ; mais, comme il étoit prudent, & d'une extréme douceur, il ſupportoit très-patiemment leur mauvaiſe volonté.

Lors donc qu'au bout de quelque tems il eut envoyé un Député à l'un de ces Thuringiens, au ſujet de ſa fille, qui avoit été fiancée à un Franc, & qu'il ſavoit avoir été fiancée ſelon la loi des Francs, pour lui ordonner de remettre la fiancée à ſon futur époux dans le tems convenu, non ſeulement ce Thuringien ne promit pas d'obéir aux ordres du Roi, mais au-contraire il raſſembla presque tous les Thuringiens & ſes proches ; & tous enſemble voulurent oppoſer au Roi la force ouverte.

Le Roi l'ayant appris, en fut très-indigné, & envoya contre eux quelques uns de ſes Capitaines, qui ſe conduiſirent avec autant d'adreſſe que de fermeté, & ravagerent les terres des Thuringiens. Ceux-ci épouvantés, ſe réfugiérent près du corps de St. Boniface, pour obtenir, par la vénération que le Roi avoit pour ce Saint, qu'il leur pardonnât leur faute, leurs mauvais deſſeins, & leur trahiſon.

L'Abbé envoya ſur-le-champ vers le Roi pour l'en avertir : le Roi de ſon côté leur envoya un de ſes Officiers, pour leur dire qu'ils devoient venir le trouver en toute aſſurance. Quand ils furent devant lui, il leur demanda s'il étoit vrai ou faux ce qu'on lui avoit dit, qu'ils avoient projetté de le faire mourir, & au cas qu'ils n'y puſſent réuſſir, de ſe ſoustraire à ſon obéiſſance. Ils ne purent & ne daignérent pas même le nier. On aſſure même que l'un d'entr'eux lui dit : Si mes camarades, & mes alliés avoient voulu m'en croire, vous n'auriez jamais repaſſé le Rhin en vie.

Universitäts Bibliothek Rostock
http://purl.uni-rostock.de/rosdok/ppn82285144X/phys_0010
DFG

Le Roi, qui étoit le plus doux & le plus ſage des Rois, ſupporta cette bravade avec beaucoup de patience, & envoya les Touringiens, ſous la garde de ſes Officiers, les uns en Italie à St. Pierre (de Rome) les autres en Aquitaine, ou en Neuſtrie, pour y jurer fidélité, ſur les reliques des Saints, à lui & à ſes enfants; ce qui fut auſſi fait. Mais quelques-uns furent arrêtés au retour; & on leur creva les yeux: d'autres revinrent juſqu'à Worms, où ils furent arrêtés & envoyés en différents endroits, où on leur creva auſſi les yeux; & tous leurs biens furent confiſqués.

PERSONNAGES.

CHARLE, *Roi des Francs.*

FASTRADE, *sa femme.*

EGINHARD, *Chancelier de Charle.*

BURCHARD, *Son Connétable.*

HARDRADE, *Comte Thuringien, & Chef des Rebelles.*

MEGINHARD, *Député de Tassilon Duc de Baviere.*

EGINON, *Seigneur Thuringien.*

BERTRADE, *Fille de Hardrade, fiancée à Burchard.*

BERTE, *Confidente de Fastrade.*

ADALBERT, *vieux serviteur d'Hardrade.*

GARDES.

La Scene est dans un château voisin de Fulde.

Universitäts Bibliothek Rostock
http://purl.uni-rostock.de/rosdok/ppn82285144X/phys_0012
DFG

CHARLEMAGNE

OU

Le Triomphe des Loix,

TRAGEDIE

ACTE I.

SCENE I.

CHARLE, EGINHARD.

CHARLE.

Vous Sçavez, Eginhard, quel projet odieux,
Se trame en Auſtraſie, & m'attire en ces lieux.
Contre les Eſclavons j'annonce une entrepriſe,
Mais c'eſt pour mieux domter la Thuringe ſurpriſe.

EGINHARD.

Le deſſein en eſt juſte, & j'y dois applaudir.
Mais, s'il eſt encor tems, puiſſe le repentir
Désarmer la vengeance, & conjurer l'orage.

CHARLE.

J'aimerois mieux ſans doute employer le courage,
Qui domta les Saxons, contre un autre ennemi:
Mais lorsque Wittekind eſt enfin mon ami,
Hardrade le remplace.

EGINHARD.

Hardrade eſt donc un traître!
Mais s'il eſt opprimé, du-moins s'il penſe l'être!

CHARLE.

Opprimé... ſous mon Regne! & quand nos ſages loix,
Chef d'oeuvre de prudence, ouvrage de vingt Rois,
Régiſſent, ſous mon nom, notre heureuſe Patrie.

EGINHARD.

Je le crois: & tel eſt le vœu de la Neuſtrie.
Mais, quand devroient tomber dans un entier oubli
Ces loix, dont le rempart, ſous un Prince accompli,
Eſt au-moins ſuperflu, quand ſa ſeule prudence
Préſideroit ſans gêne au deſtin de la France,
Ce deſtin ſi brillant ſeroit-il moins-heureux?

CHARLE.

De Faſtrade aujourd'hui vous répétez les vœux.
Avez-vous oublié ces principes auſtéres
Dont vous m'entreteniez? Les loix ſont néceſſaires,

M'avez-vous dit ſouvent, non pour donner aux Rois
La volonté, qu'ils ont, de répondre au grand choix
Que le ciel a fait d'eux ; mais pour unir l'enſemble
De la ſociété, que leur pouvoir raſſemble,
Pour marquer à chacun ſa place & ſes devoirs,
Pour fixer les degrés & l'ordre des pouvoirs,
Pour traverſer la fraude, empêcher la ſurpriſe,
Pour obliger enfin quiconque les mépriſe,
A ſe juger lui-même. Il n'eſt point de forfaits,
Diſiez-vous, pour quiconque ignore les bienfaits
De l'immuable loi, qui regle & qui compenſe,
Par qui le Citoyen jouit en aſſurance,
A la charge par lui de renoncer aux droits
Que, pour le bien commun, ont abrogés les loix.
Quiconque enfreint la loi, quel que ſoit ſon office,
Autoriſe le crime & s'en rend le complice ;
Il eſt le deſtructeur de la ſociété ;
C'eſt-là ce qu'Eginhard m'a ſouvent répété.

EGINHARD.

A ſuivre ces avis ſi vous fûtes fidele,
Et qu'aujourd'hui pourtant un citoyen rebelle
Ebranle votre thrône, excuſez mon erreur,
Faſtrade auroit mieux ſçû fixer votre bonheur.
Minez, affoiblifſez, par des coups inſenſibles,
Ce pouvoir, qui réſide en des corps diviſibles ;
Ajoutez-le à vos droits, & que tous vos ſujets
Sachent que leur Roi ſeul connoît leurs intérêts ;
Qu'il doit ſeul les fixer, & que du rang ſublime,
Qu'il tient dans le grand corps, que ſon pouvoir anime,
Il en voit ſeul l'enſemble & les raports divers.
Tel que l'aſtre du jour éclaire l'univers . . . .

CHARLE.

A ces conſeils tardifs dois-je vous reconnoître ?
A ſon ami, ſon Prince, Eginhard fut-il traître,
Ou l'eſt-il devenu ?

EGINHARD.

Si je fus dans l'erreur,
Si pour avoir ſuivi la trompeuſe lueur
D'un ſyſtême fautif, j'ai troublé vos provinces,
Allarmé vos ſujets, mécontenté vos Princes,
Je dois le reconnoître, & m'accuſer, Seigneur.

CHARLE.

Non, ne t'accuſe point. Si tu fus dans l'erreur,
Ton cœur fut innocent . . . Mais ſeroit-il poſſible
Que d'un plan équitable, & du-moins ſi plauſible,
Tel ait été l'effet ? je ne le puis penſer.
Mais non, cruel ami ! plutôt que d'offenſer
Ton maître en l'éclairant, tu parles le langage
Des avides flateurs, dont ces maux ſont l'ouvrage.
Dis-moi plutôt, ami, la triſte vérité :
Mes yeux peuvent encor s'ouvrir à ſa clarté.
Apprends-moi que les Grands, par un ſecret murmure,
Le peuple, par ſes pleurs, m'accuſent de parjure.
Sans doute c'eſt le nom qu'on donne à mes excès.

EGINHARD.

Ils reſpectent encor vos glorieux ſuccès ;
Ils béniſſent toujours votre bonté paſſée ;
La mémoire en leurs cœurs n'en eſt point effacée :
Ils diſent que ſéduit par des conſeils trompeurs,

Sans ceſſer d'être bon vous faites leurs malheurs.
Ils plaignent leur bon Roi.

CHARLE.

Sans doute il eſt à plaindre :
Mais eſt-il excuſable? Ah! ſans plus te contraindre,
Dis-moi ce que j'ai fait contre nos ſaintes loix ;
En quoi de mes enfants j'ai violé les droits ;
Comment par cent détours, qu'emprunta l'impoſture,
On a proſtitué mon aveugle droiture.
Le ciel m'en eſt témoin, l'erreur fit tout mes torts,
Si ce n'en eſt pas un d'avoir fait moins d'efforts
Qu'un Roi ne le devoit pour chercher la lumiére.
Mais devons-nous attendre une évidence entiére
Pour nous déterminer, quand toujours accablés,
Nous ne pouvons j'etter que des regards troublés,
Paſſagers, incertains ſur ce cahos immenſe,
Où chaque objet préſente une fauſſe apparence.

EGINHARD.

Si tel eſt votre ſort, à ces difficultés
On doit de l'indulgence ; & vous la méritez.
Sans doute les Germains & les François peut-être
Auront douté trop tôt des bontés de leur Maître.
Sans doute un ſeul écart pour un Peuple léger
Eſt autant qu'il en faut pour le faire changer.

CHARLE.

Non, tel n'eſt pas mon Peuple, & qui le calomnie
Eſt ennemi de Charle.

EGINHARD.

Eh, puiſſe être punie

La foule des flatteurs, qui vous rendit ſuſpects
Et le zêle & l'amour de vos meilleurs Sujets!

CHARLE.

Je t'entends: mais écoute. Au pere de Bertrade
Je veux rendre en ce jour les bontés de Faſtrade:
Il eſt près de ce lieu; tâche de l'adoucir.
Je ſais tous ſes complots: mais je crains d'éclaircir
Un long enchaînement d'intrigues & de crimes,
Qui ſuccede peut-être aux plaintes légitimes
Que je n'écoutai pas. Qu'il eſt dur de punir
L'erreur ou le forfait qu'on eût dû prévenir!
Epargne ſi tu peux, ... ô Dieu, je vois le Comte!

SCENE II.

EGINHARD, HARDRADE.

EGINHARRD.

Enfin on vous revoit.

HARDRADE.

Oui, mais c'eſt à ma honte.
Au Prince des François, qui l'appelle en ces lieux,
Hardrade rend encor cet hommage odieux.
Son pouvoir fait ſon droit ainſi que mon excuſe.
Mais ſachez, Eginhard, que votre Roi s'abuſe,
S'il croit m'en impoſer par un titre pompeux.

S'il eſt Roi, je ſuis libre, & parmi mes Aïeux
Je compte plus de Rois qu'il ne compte de Maires,
Depuis ces Sénateurs qu'on lui donna pour peres.
Qu'exige-t-il de moi? ce qu'à ſes Députés
J'ai ſauvent refuſé? les a-t-il écoutés,
Quand ils ont excuſé ma déſobéiſſance?
Il allégue les loix: mais ſur mon impuiſſance
Je fonde mon refus, & c'eſt trop m'abaiſſer:
La Thuringe a ſes loix, & peut les diſpenſer.

EGINHARD.

Je ne l'ignore pas; & le Roi les reſpecte,
Ces loix, que vous citez: mais l'excuſe eſt ſuſpecte.
Lorsque d'un jour à l'autre on la voit varier.
La vérité n'eſt pas ſi facile à plier.
Quand au Comte Burchard vous promites Bertrade,
Ignoriez-vous la loi? Quand à ſon ambaſſade
Vous oſâtes répondre en termes outrageants,
Que s'il avoit des droits ſur vous ou vos enfants,
Il vînt les réclamer en homme de courage,
Qu'il pouvoit avec lui prendre tout ſon lignage,
Fondiez-vous ſur la loi ce défi menaçant?
La loi vous dicta-t-elle un reproche indécent,
Quand, devenu moins fier, mais toujours intraitable,
On vous vit accuſer ce brave Connétable
De vous avoir trompé, comme un vil ſuborneur?
Aujourd'hui vous jurez ſur Dieu, ſur vôtre honneur,
Que Bertrade n'eſt plus, ou qu'on vous l'a ravie
Avec un ſerviteur, dont elle étoit ſuivie:
Vous accuſez Burchard, vous jettez des ſoupçons
Sur le Prince lui-même, & pour toutes raiſons

Vous offrez le combat avec vous & les vôtres.
Cette preuve eſt admiſe après toutes les autres.
Vous commencez par elle, au mépris de vos loix.
S'il vous faut des témoins, vous en avez le choix.
Vos juges ſont vos Pairs, attendez leur ſentence ;
Ils tiendront entre vous la plus juſte balance,
Ou ne l'inclineront que pour vous diſculper.
Banniſſez des ſoupçons, que tout doit diſſiper,
Un Roi juſte, clément, de menſonge incapable,
L'équité de vos Pairs, Tribunal reſpectable,
Puisqu'il eſt compoſé des Seigneurs vos égaux,
Membres du même corps, du même Roi vaſſaux
L'amour, qu'on a pour vous dans toute la Thuringe,
Les égards, que l'on doit au ſang Agilolfinge.
Le Comte Réginpert, qui guverne Orléans,
Prouve aſſez quelle eſtime on a pour vos parents.
Iſſu des Rois Lombards, reçu dans nos Provinces,
Auſſi puiſſant que vous, il reſpecte nos Princes.
Ses freres moins puiſſants, mais non moins reſpectés,
Ont auſſi de nos Rois éprouvé les bontés.

HARDRADE.

Les bontés !

EGINHARD.

Et vous-même, à ce prudent arbitre
Des rangs & des honneurs, vous devez votre titre.

HARDRADE.

Eh, dites-moi plutôt que je fus dégradé
Le jour, où, pour ma honte, il me fut accordé.
Quelques frivoles droits paient mon vaſſelage,

Universitäts Bibliothek Rostock
http://purl.uni-rostock.de/rosdok/ppn82285144X/phys_0020
DFG

Pour mieux appesantir un ignoble esclavage.
Qu'il reprenne son titre, & moi ma liberté!
Je nâcquis avec l'une, & j'ai peu mérité
L'honneur qui l'avilit, soit peine ou récompense.

EGINHARD.

Sont-ce-là les moyens, que pour votre défense,
En présence de Francs, vous comptez employer?
Ou n'est-ce que pour moi? ...

HARDRADE.

Moi, me justifier!
Je n'y pensai jamais, & suis bien-loin de croire
Qu'à plaider devant vous j'aie abaissé ma gloire.

EGINHARD.

Quel dessein vous amène, & que prétendez-vous?

HARDRADE.

Parler au Roi, lui dire en présence de tous,
De Fastrade elle-même, & de son Connétable,
Que d'un rapt odieux ce François est coupable;
Que je demande un plaid, & veux que le félon
S'y purge de ce crime, ou m'en fasse raison:
Je l'attends avec Charle au sein de la Thuringe,
Où tous ceux qu'ennoblit le sang Agilolfinge
Se rendront avec moi, Tassilon & Lambert,
Théodore, Adalfride, & votre Réginpert,
Si pourtant vos bienfaits, abaissant son courage,
Ne lui défendent pas d'avouer son lignage.
Si, devant tous mes Pairs & ceux du criminel,
Ce raviſſeur soutient le désaveu formel,

Que, par ſes Députés, en tremblant il m'oppoſe,
De l'avis de mes Pairs il combattra s'il oſe.
C'eſt-là ce qu'à ſon Prince un Comte ſon Vaſſal
A droit de demander. Si j'étois ſon égal,
Il ſauroit ce que peut le Thuringien Hardrade;
Et vous verriez couler les larmes de Faſtrade.
Ajoutez qu'un refus, me rendant tous mes droits,
Effacera mon titre & ma honte à la fois.
J'attends ce qu'il réſout.

EGINHARD.

Je dois vous ſatisfaire:
Mais ce plaid illégal ſeroit peu néceſſaire,
Si . . . .

HARDRADE.

Ce n'eſt point à vous qu'on demande conſeil:
J'attendrai dans ce lieu le coucher du ſoleil;
Mais qu'il n'arrive pas avant votre réponſe.
(il part.)

SCÈNE II.

EGINHARD *(Seul.)*

L'orage n'eſt pas loin, ſa fierté me l'annonce,
A-peine il m'écoutoit, & ſon cœur ulcéré
Rejette avec dédain tout conſeil modéré,
Il a des partiſans ſans doute, & ſon outrage
De tous les mécontents lui gagne le ſuffrage.

C'eſt

C'eſt un chef aſſûré pour les foibles partis,
Qui languiſſoient épars, & mouroient déſunis.
Mais, s'il les réunit, que je crains ſa puiſſance!
Vainqueur, il pourra tout; vaincu, ſa décadence
Ne l'empêchera pas d'apprendre à nos vaſſaux
Qu'un Roi dans ſes ſujets peut avoir des rivaux.
Que Charle a bien ſervi l'ambition du traître!
Quiconque peut combattre eſt l'égal du ſon Maître.
La fortune eſt leur juge, & ſi, par ſa faveur,
Le plus juſte parti reſte auſſi le vainqueur,
Combien des grands débris d'une guerre civile
Ne peuvent pas encor, par un progrès facile,
Naître de factions, de troubles, de combats.
Mes conſeils furent vains contre tant d'attentats,
Qu'a hazardés Faſtrade, & que bientôt peut-être,
Au prix de tout ſon ſang, paîra mon foible Maître.
Mais moi-même ai-je dû recevoir Adalbert?
Si c'eſt un eſpion, & qu'il ſoit découvert. . . .
Son étrange récit a peu de vraiſemblance,
Et dans tout ſon maintien il a peu d'aſſûrance.
Que ſçais-je? . .

SCENE IV.

EGINHARD, BERTE.

BERTE.

On vous attend.

EGINHARD.

La Reine?

BERTE.

En ce même moment
Le Prince mieux instruit ... sort de son appartement.

EGINHARD *(à moitié haut.)*

Qu'il est dur & fâcheux d'obéir à deux Maîtres!

BERTE *(de même.)*

Ma Maîtresse, il est vrai, ne peut souffrir les traîtres.

EGINHARD.

Que dites-vous ?

BERTE.

Allez, vous le sçaurez bientôt.
(Eginhard sort.)

SCÆNE V.

BERTE *(seule.)*

Pourra-t-il résister à ce terrible assaut ?
Il cache un Adalbert, émissaire d'Hardrade,
Qu'accompagne, dit-on, son épouse Hermantrade.
Oui, ce sont-là les gens, que Berte doit chercher.
Qu'en a-t-il fait, le fourbe ? où peut-il les cacher?
A leurs habillements, ainsi qu'à leur langage,
Ils sont nés en Thuringe, ou dans le voisinage.
C'en est assez : d'ailleurs Hardrade est mécontent;
Eginhard l'est aussi ... son crime est donc constant.

Universitäts Bibliothek Rostock
http://purl.uni-rostock.de/rosdok/ppn82285144X/phys_0024
DFG

Mais qui vois-je !.. Approchez... C'eſt peût-être
Hermantrade.

SCÆNE VI.

BERTE, BERTRADE *(en habit de voyage.)*

BERTE.

Quand on s'eſt approché du quartier de Faſtrade,
On ne s'éloigne pas ſans dire qui l'on eſt,
Qui l'on cherche, pourquoi....

BERTRADE.

Quel ſi grand intérêt
Pourroit prendre la Reine à ces détails frivoles ?

BERTE.

Sçachez mieux, avec moi, meſurer vos paroles.
Votre nom, quel eſt-il ?

BERTRADE *(à part.)*

A ſes airs, à ce ton
On reconnoît, hélas !...

BERTE.

Eh-bien donc, votre nom ?

BERTRADE.

Madame, ſans nul doute, approché de la Reine,
Si même elle n'eſt pas....

BERTE.

Après la Souveraine,
Nul ne peut plus que nous à la Cour, dans l'Etat.
Je ne céderois pas au plus grand Potentat
Ce que j'ai de pouvoir, pour prendre sa Couronne.

BERTRADE.

Ce pouvoir étonnant, quel titre vous le donne?
Si je vous ai manqué, de grace excusez-moi.

BERTE.

Je gouverne Fastrade . . . & Fastrade le Roi . . . .
Dites-moi quel dessein dans ces lieux vous amène:
Eginhard ne peut rien, & déplaît à la Reine.

BERTRADE.

Cet avis m'est utile, & vient très-à-propos.
Orpheline, & sans biens, les utiles travaux
D'un pére déja vieux sont tout mon héritage.
Il a servi long-tems, & malgré son grand âge,
Il reste sans bienfaits. J'ai cru par Eginhard,
En faveur de mon pére intéresser Burchard.

BERTE.

Eginhard ne peut rien, & nôtre Connétable
Dans peu connoîtra mieux ce vieillard détestable.

BERTRADE.

Qu'a-t-il donc fait, Madame? a-t-il trahi Burchard?
Est-il traître à son Roi? L'infortuné vieillard!

BERTE.

Sçachez donc un ſecret (puisqu'il vous intéreſſe)
Important pour nous tous. Mon habile Maîtreſſe
A découvert qu'Hardrade a dans le Chancelier
Un partiſan très-vif, & même un conſeiller,
Que ce traître à Burchard, pour prix de tout le zéle,
Qu'il a mis à ſervir ce vieillard infidéle,
Veut ravir l'héritage, & peut-être la main
De la belle Bertrade.

BERTRADE.

Ainſi de cet Hymen
Il eſt mal ſatisfait.

BERTE.

Du-moins on le ſuppoſe;
Et c'eſt avec raiſon, puisque lui ſeul s'oppoſe
Au châtiment d'Hardrade.

BERTRADE.

Et Burchard?

BERTE.

Juſqu'ici
Il ignore les tours de ſon perfide ami.
Vous pâliſſez.

BERTRADE.

Hélas, je n'ai plus de reſſource!
Par quel autre chemin parviendrai-je à la ſource
Des bienfaits, dont mon pére? ...

BERTE.

Il eſt d'autres chemins ;
Et Charle quelquefois par de plus ſûres mains
Fit paſſer ſes bienfaits.

BERTRADE.

O mon malheureux pére !
Quel eſpoir puis-je avoir, inconnue étrangére....

BERTE.

Raſſûrez-vous : je puis, & je veux vous ſervir.
Perſonne jusqu'ici n'eut à ſe repentir
D'avoir compté ſur moi. Mais votre nom ?

BERTRADE.

Bertrade.

BERTE.

Comment, le même nom que la fille d'Hardrade
Votre pére ?

BERTRADE.

Madame, il ſe nomme Lambert,
Et nâcquit en Thuringe.

BERTE.

Eſt-ce Hardrade qu'il ſert ?

BERTRADE.

Il a ſervi jadis ſon aïeul & ſon pére.

BERTE.

Que fait-il maintenant ?

BERTRADE.

Il fait ce que doit faire

Un guerrier ſans bienfaits, qui n'a que ſon pourpris.

BERTE.

Excuſez . . . d'autres ſoins occupent mes eſprits.
(à part.)
Ce n'eſt point Hermantrade, & moins encor la femme
D'un adroit eſpion . . . . *(haut.)* Je vous quitte
Madame :
Comptez ſur moi. *(elle ſort.)*

SCENE VII.

BERTRADE *(ſeule.)*

J'y compte, hélas ! pour traverſer
Tout ce que j'entreprends, ſi tu pouvois percer
Le voile, ſous lequel j'ai caché mes penſées.
Quel cruel contretems! Deux femmes courroucées
Contre le Chancelier vont redoubler leurs coups,
Et mettre, en l'écraſant, un abyme entre nous
Et le Prince, & Burchard . . . Mais prévenons leur-
haine,
Empêchons, s'il ſe peut, que Faſtrade n'entraîne
Dans ſon affreux deſſein le vertueux Burchard . . . .
Quelle eſt mon eſpérance? . . Hélas! il eſt trop tard.
O mon pére, ô Burchard, pourquoi vivé-je encore! . . .
Mais ce n'eſt point la mort qu'il faut qu'ici j'implore.
Elle accroîtroit les maux d'un pére & d'un amant,
Dont je ſuis à la fois l'eſpoir & le tourment :
Que je vive plûtôt pour finir leur martyre.
Oui, je le reconnois, c'eſt un Dieu qui m'inſpire,
Ou plutôt tous les Dieux, l'amour & l'amitié,

Et la reconnoiſſance, & la tendre pitié.
Ne m'abandonnez pas, Dieu puiſſant, que j'adore,
Auteur de la vertu, c'eſt vous ſeul que j'implore
Pour reconcilier mon pére & mon amant,
Pour épargner à l'un le juſte châtiment
D'un horrible forfait, pour épargner à l'autre
Ses regrets & les miens. Ce deſſein eſt le vôtre.
Oui, vous me l'inſpirez, ce deſſein courageux.
Achevez votre ouvrage, & faites trois heureux.
Mais je dois m'éloigner : cette fille ſuivante
Pourroit me retrouver. Elle eſt trop arrogante
Pour ne reſſembler pas à celle qu'elle ſert,
A cette Reine, hélas! qui peut-être nous perd.
Et je pourrois la voir ! je pourrois devant elle
Humilier ta fille, infortuné rebelle,
Hardrade, qu'elle haït, qu'elle rend malheureux,
En forçant ton grand cœur, ce cœur trop généreux,
A préférer le crime, avec ta gloire entiére,
Aux bontés d'une Reine injuſte, vaine, altiére,
Avec la ſervitude. Et toi, brave Burchard,
Comment peux tu ſouffrir ſon inſolent regard,
Quand j'ai peine à ſouffrir celui de la ſuivante ?
Non, je ne verrai point cette femme puiſſante,
Qui rend Charle odieux à ſes peuples ſurpris.
Elle ne compte point, entre ſes favoris,
Le fidéle Eginhard : il faut qu'il ſoit honnête,
Intégre, bienfaiſant. Mais, hélas ! ſur ſa tête
N'attirerai-je point le malheur, qui me ſuit ?
Ne perdons point de tems. Celui qui me conduit
Doit ſçavoir qu'on le cherche, & qu'il a tout à craindre:
Je dois lui dire auſſi tout ce que j'ai ſçu feindre :
Enſuite nous verrons le ſage Chancelier.
Eh, qui mieux qu'Eginhard pourroit nous conſeiller?

fin du premier acte.

Universitäts Bibliothek Rostock
http://purl.uni-rostock.de/rosdok/ppn82285144X/phys_0030
DFG

ACTE II.

SCENE I.

HARDRADE, EGINON.

HARDRADE.

Enfin, cher Eginon, tu me dois la vengeance,
Que j'achéte aſſez cher par tant de patience.
Depuis deux ans entiers qu'avons-nous obtenu ?
Lorsque jusqu'à ce point le mal eſt parvenu,
Qui peut le ſupporter mérite qu'il l'accable;
De ſon abaiſſement il devient ſeul coupable ;
Aux yeux de ſes vaſſaux, aux yeux de ſes amis,
Qu'irritoit ſon injure, il encourt le mépris,
Qui doit flétrir un cœur né pour la ſervitude :
Quel qu'ait été leur zéle, ils prennent l'habitude
De le voir outragé, patient, & ſoumis.
Faut-il te rappeler ce que mes ennemis
M'ont fait ſouffrir d'affront pendant ces deux années?
A ce triſte récit nos Tribus étonnées
Ont juré de venger la Thuringe & ſes loix.
Des maux, dont je gémis, je te laiſſe le choix:
Le moindre auroit-il dû demeurer ſans vengeance ?
Si le moindre eſt l'accueil qu'avec tant d'inſolence
Fit à me femme, à moi, la Reine des François,
Quand je dus à Burchard l'humiliant accès
Que je trouvai près d'elle. Eſt-ce là, dit Faſtrade,

Ce Comte si puissant, le pére de Bertrade ?
Ou celui qui conduit le tribut Thuringien ?
Je ne me plaignis pas d'avoir perdu mon bien,
Ces châteaux, d'où Poppon insulte à ma foiblesse.
Je ne me plaignis pas qu'abbaissant ma noblesse
On m'eût offert un titre indigne de mon rang.
Je l'acceptai ce titre, au mépris de mon sang ;
Malheureux ornement d'un nouvel esclavage ;
Je devois à Burchard ce honteux avantage.
Je lui promis ma fille : il en étoit épris ;
Et ma fille l'aimoit. Qui ne seroit surpris ?
Que de mes plus grands maux telle ait été la cause.
Pour la premiére fois souffre que je t'expose
L'enchaînement affreux de mes calamités.
Peut-être qu'au récit de tant d'indignités,
Dont le tems dans ton cœur semble effacer l'image,
Je verrai s'allumer ton tranquile courage.
Je le vis éclater & l'admirai souvent,
Lorsque duroit encor le démêlé sanglant,
Qui long-tems partagea la puissante Thuringe,
Entre nos partisans & le sang Osterlinge.
La guerre, les traités, les trêves, les combats
Avoient perpétué ces périlleux débats,
Quand le seul rejeton de la famille entiére,
Et des biens contestés l'opulente héritiére,
Nous rendit le repos en me donnant sa main.
Bertrade est le seul fruit de cet heureux hymen.
Cependant à Poppon en reste l'avantage,
Puisqu'il a la moitié de ce grand héritage.
Un droit de parenté, qu'à des tems inconnus
Il a fait remonter, des Juges prévenus,
La faveur de la Reine, & sans doute l'envie,
Voilà par quels moyens Poppon me l'a ravie.

Je tâchois d'oublier ce jugement pervers,
Et je me consolois d'un aussi grand revers,
Insensé que j'étois, quand j'apris qu'à ma fille
La Reine destinoit tout ce qu'à ma famille
J'avois fait recouvrer de puissance & de biens,
Et qu'elle me pressoit de serrer les liens
Que j'avois ébauchés avec le Connétable,
Pour hâter ce grand coup dont sa haine m'accable.
Cette loi des François, disent mes ennemis,
A laquelle on prétend que je me suis soumis,
Assûre, sans partage, au mari de Bertrade
Les biens, que par sa mére acquit son pére Hardrade.
La loi de la Thuringe aux Angles, aux Werins
Peut donner d'autres droits; mais, hors de leurs
confins,
Elle n'est d'aucun poids; & notre Connétable
Ne reconnoîtra pas cette loi mépriſable.
C'est la loi des vaincus, que dédaigne un vainqueur.
Mais ce premier affront est gravé dans ton cœur,
Et toute la Thuringe avec moi le partage.
Des maux plus grands encore accablent mon courage.
J'avois fait disparoître, & je tenois au-loin
Ma malheureuse fille, & cachois avec soin
Le lieu de son exil. Un serviteur fidéle,
Ou que je croyois tel, étoit seul avec elle.
Je voulois de sa mort faire courir le bruit.
Mais, ce dernier espoir, un traître le détruit.
Bertrade a disparu pour son malheureux pére,
Et j'ignore en quels lieux cette fille si chére
Languit & se consume. Avec elle Adalbert
Est sorti du château: l'avoit-il découvert
A l'amoureux Burchard?

EGINON.

O coup le plus terrible
Qu'ait jamais éprouvé ce cœur grand & ſenſible!
Bertrade n'eſt donc plus, ou languit dans les fers!
Et j'ignore en quel lieu. Déplorable revers,
Par qui périt l'eſpoir qu'à mon ardente flamme
Pour prix de mes travaux... Mais je n'ai point une ame
Aſſez vile, aſſez lâche, un cœur aſſez pervers
Pour demander le prix, quand c'eſt vous que je ſers,
Quand je ſers mon pays, de périls ordinaires
Où l'amitié m'engage, & que rend néceſſaires
Celui de ma patrie & de la liberté.
Et qui ſçait ſi celui, que j'aurois mérité,
Eſt digne qu'Eginon le cherche ou le regrette?
Bertrade nouriſſoit une flamme ſecréte....

HARDRADE.

Non, mon cher Eginon, mon amour paternel
Ne ſçauroit imputer un deſſein criminel
A cette fille aimable autant que vertueuſe.
Son amour ſatisfait la rendroit malheureuſe,
S'il coutoit à ſon pére un inſtant de chagrin.
Malgré tous mes malheurs, cette rive du Rhin,
Que le François vainqueur a ſouvent dépouillée,
Des vices qu'il chérit n'eſt point encor ſouillée.
L'amour tranquile & pur dévance rarement
L'hymen qui l'autoriſe & qu'il ſuit conſtamment.
Soit qu'un ciel rigoureux donne cet avantage
Aux nations qu'il glace, ou qu'il ſoit l'héritage
D'un peuple ſimple, heureux, s'il n'obéiſſoit pas
Au Monarque François, l'amour a peu d'appas

Universitäts Bibliothek Rostock
http://purl.uni-rostock.de/rosdok/ppn82285144X/phys_0034
DFG

Et moins d'empire encor dans ce pays ſauvage.
Bertrade eſt vertueuſe, elle eſt fiére, elle eſt ſage
Juge ſi ſon devoir, que défend ſa vertu,
Quand même dans ſon cœur l'amour l'eût combattu,
A ce foible adverſaire eût cédé la victoire.
Sur tout, cher Eginon, n'attaque pas ſa gloire.
Crois plutôt avec moi que le cruel Burchard,
Par une trahiſon, peut être par-hazard,
A découvert l'aſyle où ſe cachoit Bertrade,
Et que, ſûr de l'appui, que lui donne Faſtrade,
Sûr de plaire à ſon Roi, lorsqu'il m'affligeroit,
Ou lorsqu'à ſa Faſtrade il me ſacrifîroit,
Il n'a pas craint d'un rapt le dangereux exemple.
Sans doute il a traîné ma fille dans le temple,
Et du temple peut-être en de ſombres cachots,
Où cette chére enfant n'interrompt ſes ſanglots
Que pour nommer ſon pére & ſa triſte patrie.
Peut-être ſa beauté par le chagrin flétrie
Ne conſerve aujourd'hui de ſes jeunes appas
Qu'un regard plus touchant, & qui n'attendrit pas
Ses cruels geôliers; que de plus triſtes traces
Des ravages qu'ont faits d'accablantes disgraces
Sur ce front où brilla la charmante gaîté,
La modeſte pudeur, & la ſerénité.
O mon ami! ſens-tu la fureur qui m'anime?
Partages-tu l'horreur que m'inſpire un tel crime?
Vois-tu juſqu'à quel point on va nous mépriſer?
On mépriſe déja, pour bientôt l'écraſer,
Ta patrie aux abois, la trop foible Thuringe.
Et quand on avilit le ſang Agilolfinge,
Penſes-tu que le tien ſera plus reſpecté?
Regrette maintenant de l'avoir rejetté,
Ce deſſein généreux, que par un vain ſcrupule

Tu nommois trahiſon. Mon amitié credule
Laiſſa ce grand deſſein auquel tu répugnois.
Une eſpérance vaine, & dont je m'indignois,
Renaquit même alors dans mon ame inquiéte.
Eſt-il quelqu'autre eſpoir que ton cœur te permette?

EGINON.

Il ne m'en reſte plus, tout eſt déſeſpéré.
De conſeillers pervers le prince eſt entouré:
La juſtice eſt vénale, & la honteuſe intrigue
Diſpoſe des honneurs que la lâcheté brigue.
Charle n'eſt plus le même, & le ſage Eginhard
Paroît abandonner le Royaume au haſard,
Comme, dans la tempête, un trop foible pilote,
Quitte le gouvernail. En tous lieux on complote
La perte de l'Etat; & ſes membres épars
Depuis les lieux brûlants qu'habitent les Lombards,
Juſqu'à la double mer qui baigne la Bretagne,
Et depuis les Saxons juſqu'au ſein de l'Eſpagne,
S'ébranlent déſunis, ſont prêts à s'échaper,
N'attendent qu'un brigand qui les veuille uſurper,
Et livrés cependant à des mains mercénaires,
Sont en proie aux fiſcaux, en proie aux Commiſ-
ſaires,
En proie aux Commendants, dont les pas en tous lieux
Marquent profondément le paſſage odieux.
Que riſquons-nous, Hardrade, en commençant
la guerre?
Donnons, ſans différer, cet exemple à la terre;
Et bientôt nous verrons en ſortir des géants
Devant qui trembleront ces Gaulois & ces Francs,
Dont notre lâcheté fait toute la bravoure.
Ce long retranchement, la mer qui les entoure,

Universitäts Bibliothek Rostock
http://purl.uni-rostock.de/rosdok/ppn82285144X/phys_0036
DFG

La mer apportera sur ses flots agités,
Des ennemis nouveaux, de flottantes cités,
D'où sortiront le feu, la mort & les ravages.
Le Nord a des héros sur ses tristes rivages;
La Gréce a des trésors, l'Ebre des Sarrasins;
L'Italie accablée aura des assassins,
Si par l'assassinat doit périr son Patrice. (a)
Crois-tu que l'Allemand, pour qui sa bienfaitrice
Hildégarde devient un motif de terreur,
N'ait pas encor senti combien l'ont en horreur
Et Fastrade & les siens? Wittekinde lui-même
Et tous ses fiers Saxons maudiroient leur batême,
S'ils pouvoient recouvrer avec la liberté
Leurs rites paternels & leur divinité.
Qu'un concert plus parfait à nos desseins préside,
Et que le désespoir soit notre dernier guide!
Nous verrons cet Empire immense s'écrouler;
Et les Francs, mieux que nous, sçauront le mutiler.
Pour un Roi, que trahit la fortune infidéle,
Tout est foible ou suspect, & tout devient rebelle.
Je ne te parle point des sages Bavarois;
Tu dois compter sur eux, si tes premiers exploits
Leur font voir le succès & présent & facile.
Leur amour est certain pour qui leur est utile.
Mais n'exige pas d'eux qu'ils fassent des efforts,
Ni que, pour t'assister, ils t'ouvrent leurs trésors.
Didier leur ami, leur voisin, leur beau-frére,

(a) L'Italie alors dépeuplée, ruinée, opprimée, devenue barbare enfin & esclave, sans presque sçavoir à quel maître elle appartenoit, l'Italie du huitiéme siecle est trop etrangére à l'Italie moderne pour que l'on puisse conclure de l'une à l'autre.

Universitäts Bibliothek Rostock
http://purl.uni-rostock.de/rosdok/ppn82285144X/phys_0037
DFG

En attendit envain un ſecours néceſſaire.
Ils regrettent ſa chûte : ils te regretteront :
Et ſi tu péris ſeul, ils ſe conſoleront.

HARDRADE.

Epargne mes parents, & compte davantage,
Cher ami, ſur un Prince auſſi puiſſant que ſage.
Il raſſemble du-moins les Bavarois unis :
Nous ſommes diſperſés, ſans chefs & ſans amis:
Nous eûmes comme lui nos revers, nos défaites,
Et les nôtres encore ont été plus complétes

EGINON.

Quand il s'agit, ami, d'attaquer un grand Roi
Et ſon Maître, il ne faut faire fonds que ſur ſoi
Pour les premiers périls; mais compter pour la ſuite
Sur le tems, ſur le ſort, ſur ſa bonne conduite,
Sur tous les mécontents, & ſur ſon déſeſpoir.

HARDRADE.

Tu crois donc, Eginon, que l'énorme pouvoir
Du Prince des François par une juſte guerre
Peut être anéanti : c'eſt ta vieille chimére.
Mais ſçache que ce Roi, chéri de ſes ſujets,
Quels que ſoient ſes écarts, quels que ſoient les excès
De Faſtrade & des ſiens, par ſa ſeule préſence
Dans un combat égal fait pencher la balance.
Que ſera-ce, dis-moi, quand vingt fois plus nombreux,
Les François contre nous combattront, ſous ſes yeux,
Contre nous, que toujours a trahis la victoire ?
Un tribut odieux conſacre la mémoire
D'un malheur, que depuis deux ſiécles à-peu-près,

Ni

Ni nos péres, ni nous, malgré tant de succès,
N'avons pu réparer. Le Rhin voit chaque année
La fleur de nos troupeaux chez le Franc emmenée.
Ajoute au souvenir de nos malheurs passés
Le spectacle nouveau des Saxons écrasés,
Celui que Didier, celui que la Baviére,
Celui que la Bretagne en la saison derniére,
N'ont cessé de donner à nos peuples, à nous.
Joins les effets affreux d'un barbare courroux,
Les champs remplis d'horreur, où pour le même crime
Quatre mille Saxons n'étoient qu'une victime.
Crois-tu que les vassaux, que les miens, que nous tous
Offrirons, sans trembler, à de semblables coups
Et nous, & nos enfants? si ton rare courage
Peut sans s'en ébranler affronter cet orage,
Le mien est au dessous d'un si puissant effort:
Et pour ne pas périr je reste dans le port.

EGINON.

Est-ce Hardrade qui parle?

HARDRADE.

Oui, c'est ton frére Hardrade,
Le vassal des François le pére de Bertrade.
Puis qu'il ne peut fléchir cet honneur rigoureux
Qui trompe son espoir & le rend malheureux,
Il le sera du-moins aussi-peu qu'il doit l'être;
Et pour mourir plutôt il ne sera pas traitre.

EGINON.

Tu le veux donc, Hardrade! il faudra qu'Eginon,
Pour servir ta vengeance, aviliſſe son nom.

On le crut valeureux, on vanta sa sagesse,
Il devient assassin ; & c'est à ta tendresse
Qu'il devra ce beau nom. Mais quel est ton dessein ?

HARDRADE.

Quand on venge la terre, on n'est pas assassin :
On devient un Héros en sauvant sa patrie.
Tout autre titre est vain. La basse flatterie
Peut créer des héros qui ne vivent qu'un jour,
Tels qu'on en voit éclore & mourir à la Cour.
Braves & généreux, si pourtant nous le sommes,
Vivons ou périssons pour le bonheur des hommes,
Et sur-tout pour celui de nos concitoyens.
Faisons-le, cher ami, quels qu'en soient les moyens.
Je viens de demander, & la loi m'autorise
A l'exiger, qu'on tienne en Thuringe une Assise
Où seront appelés, pour condamner Burchard,
Tous mes nombreux parents. Et bientôt Eginhard
Me dira ce que Charle aura, sur ma requête,
Promis ou refusé. S'il ordonne l'enquête,
Et que l'Assise ait lieu, Tassilon s'y rendra,
Il m'en fait assûrer; Théodon y viendra,
Aussi-bien que Lambert, chacun avec sa suite.
Dans des bois écartés nous cacherons l'élite
Du peuple Thuringien, & ce plaid solemnel
Condamnera Fastrade au silence éternel.
Le Roi suivra de prés son épouse chérie,
Et tous ces courtisans fléaux de la patrie,
Escorteront leur Roi dans l'infernal séjour
Enfin en détruisant cette funeste Cour,
D'un seul coup, en un jour, nous purgerons la terre,
Et, sans rien hasarder, nous finirons la guerre.
Si Charle me refuse. . . .

Universitäts Bibliothek Rostock
http://purl.uni-rostock.de/rosdok/ppn82285144X/phys_0040
DFG

EGINON.

Il te refuſera
Une demande injuſte.

HARDRADE.

Il s'en repentira.
Pour ne la plus revoir, il a vu la lumiére.
Cette nuit, Eginon, eſt pour lui la derniére.

EGINON.

Hardrade, y penſes-tu? quand tu vois les François
Remplir autour de lui la campagne & les bois?
Sçache que dans ce lieu la France eſt réunie,
Que pour les contenir la vaſte Buchonie
Eſt à-peine aſſez grande: & tu peux eſpérer?...

HARDRADE.

Ce qui m'oblige, Ami, de tout accélérer
Eſt ce que ta prudence envain ici m'oppoſe.
Ce qu'on croit impoſſible eſt facile à qui l'oſe.
Un ſuccès moins complet me ſatisfera moins;
Mais, en hâtant le coup, j'abrégerai mes ſoins.
Contre qui penſes-tu que cette grande armée
Se raſſemble en ces lieux?

EGINON.

A la Saxe, allarmée
Par ſes puiſſants voiſins, Charle améne un renfort
Il prétend réprimer les Eſclavons du Nord.
Il veut nous effrayer, & nous montre l'orage
Prêt à nous écraſer. C'eſt à nôtre courage

A détourner sur lui le coup, que sa fureur
Prépare à la Thuringe.

EGINON.

Ah, qu'une douce erreur
Flatte aisément une ame à ses desirs en proie !
Pour un cœur enivré l'avenir se déploie
Avec tout le bonheur de quoi peut l'embellir
L'imagination promte à nous éblouir.
Je n'oppose plus rien : j'ai juré ta vengeance
Et celle de nos loix, & notre délivrance.
Quelque soit le succès....

SCENE II.

HARDRADE, EGINON, MEGINHARD.

HARDRADE.

Approchez, Méginhard.
Avez-vous pu parler au prudent Eginhard ?
Et que vous a-t-il dit ? Croit-il que la Baviére
Voie, sans me venger, ma honte & ma misére ?
Avez-vous dit qu'elle est notre assûré refuge,
Si le grand Tassilon est récusé pour juge.
Que l'Abare est tout prêt, que l'Empire est ouvert;
Que Charle, moins heureux que ne fut Sigebert,
N'obtiendra pas la paix du Potentat Abare,
Comme l'obtint jadis d'un Prince encor barbare,
Dans les fers ou vaincu, le pére de Thierri.
L'avez-vous effrayé, l'avez-vous attendri ?

Universitäts Bibliothek Rostock
http://purl.uni-rostock.de/rosdok/ppn82285144X/phys_0042
DFG

MEGINHARD.

Il craint peu, mais son cœur prend part à vos disgraces.
De la douceur en lui j'ai retrouvé les traces,
Que nous font oublier Fastrade & ses flatteurs.
Il m'a même chargé, pour calmer vos douleurs,
De vous dire qu'en peu l'on vous rendra justice,
Et que du ravisseur vous verrez le supplice,
S'il faut que son supplice efface votre affront.

HARDRADE.

Que veut dire ceci, Méginhard? De quel front
M'a-t-il donc reproché que, par des subterfuges,
Je voulois forcer Charle à me donner mes juges?

MEGINHARD.

C'est-là ce qu'il m'a dit. Il a même ajouté
Qu'Hardrade aura le plaid qu'il a tant souhaité,
Et que tous les Seigneurs du Sang Agilolfinge
Y seront convoqués; mais hors de la Thuringe.
Le lieu du plaid, dit-il, ne fait rien.

HARDRADE.

Il fait tout.
Mais quand par ses mépris Charle me pousse à bout,
Par quelque coup, Seigneur, que je le sacrifie,
Et quelque soit le lieu, Charle me justifie....
Sans doute il t'a suffi d'une vaine raison,
Et je m'apperçois trop que le sage Eginon
A mieux connu que moi ton pays & ton Maître.
Je ne l'en ai pas cru. Tassilon est un traître,
Ami foible & tremblant, mépriſable ennemi.
Mais malheur à quiconque est coupable à demi.
Je sçaurai sans ton Maître achever ma vengeance;

Mais qu'il ne compte pas ſur ma reconnoiſſance.
Adieu .... Cher Eginon, le ſoleil diſparoît,
Eginhard ne vient point. C'eſt un nouveau ſurcroît
Au mépris inſultant dont on accable Hardrade.
Suis-moi quand tu pourras: j'entends venir Faſtrade.

SCENE III.

EGINON, MEGINHARD, FASTRADE, BERTE, BURCHARD, UNE SUITE NOMBREUSE.

FASTRADE.

Que ce climat eſt rude! A-peine le ſoleil
Commence à s'abbaiſſer, & diſparoît à l'œil,
Que le froid auſſitôt fait ſentir ſon abſence.
Entre ce ciel épais & celui de la France
Quelle comparaiſon! Charle ne le croit pas;
Et pour lui tout climat a les mêmes appas.
Il parcourt en hyver la triſte Weſtphalie;
Il viſite en été la brûlante Italie.
Pourvu qu'il me tourmente & trouve des combats,
Il s'amuſe & m'oublie au milieu des Soldats.
Que fait-il à-préſent dans cette Buchonie,
Lorſqu'il devroit domter la riche Pannonie?
Il me montre des champs à-demi défrichés,
Où l'on connoît à-peine, aux deſſeins ébauchés
De la triſte nature, & de l'art dans l'enfance,
Qu'on eſt encor ſur terre. Oh! que ma patience
Me fait ſouffrir d'ennuis, de peines, de travaux!
Qu'il voïe ces Céſars, tout-au-plus ſes égaux,
Ces Califs qu'à Bagdade le Saraſin adore,

Ce Pontif désarmé que l'univers honore,
Cherchent-ils les travaux de climats en climats ?
L'un sur ses Généraux, l'autre sur ses Légats,
Se décharge du soin de contenir les Princes,
Et du fond d'un palais gouverne ses Provinces.
On n'y voit point entrer des hommes le rebut.
Il connoît ses vassaux, chacun par le tribut
Qu'ils lui viennent offrir ; & dans sa Capitale
Son pouvoir est sans frein, sa grandeur sans égale.
Une ville opulente est seule un grand Etat,
Où tout du Souverain emprunte son éclat,
Où tout est confondu, rangs, honneurs & noblesse.
Le Prince n'y voit rien dont la hauteur le blesse.
Tout rampe devant lui ; & ces fiers citoyens,
Ces Nobles orgueilleux, ces etres mitoyens
Entre le Souverain & la foule indigente,
Enchaînés au séjour d'une cité bruyante
Où le plaisir abonde, enchaînés à la Cour,
Par le besoin pressant, qui renaît chaque jour,
Des graces de leur Maître, apprennent à le craindre,
L'aiment pour ses bienfaits, & sçavent se contraindre.
Qu'il en est autrement dans l'Empire François !
On y parle de droits, de libertés, de loix.
On contredit le Roi. Chacun prétend l'instruire,
L'éclairer, l'avertir, & souvent le conduire.
Mille châteaux épars qu'habitent leurs Seigneurs :
Flanqués de hautes tours, placés sur des hauteurs,
Sont autant de remparts qui bravent sa puissance.
Chacun est mépriſable, & ma seule présence
Les feroit écrouler, ou les feroit ouvrir.
Leur nombre est formidable, & pour les parcourir,
Il faudroit plus de tems que ne vaudroit l'hommage
De ces petits Tyrans, sur qui fondroit l'orage.

BURCHARD.

Madame, ces discours que vous vous permettez,
Si par d'autres que nous ils étoient écoutés,
Pourroient nuire beaucoup au Monarque, à vous-même.
Nos Rois, que nous aimons, placés au rang suprême
Par les loix & par nous, doivent à notre amour
Leur gloire & leur pouvoir. Par un juste retour
Ils font régner la loi, que leur bonté tempére.
Ils aiment leurs Sujets, ainsi qu'un tendre pére
Aime dans ses enfants le titre qu'il leur doit,
Les soins qu'il leur prodigue, & ceux qu'il en reçoit.
Telle est de cet Empire & la base & la force.
Le Prince, que séduit la dangereuse amorce
D'un pouvoir excessif, prend en main un poignard
Tranchant des deux côtés, & par qui tôt ou tard
Il doit périr lui-même, & l'Etat qu'il renverse.
Je n'entreprendrai point la vaine controverse
Dont votre appartement retentit tant de fois.
Si vous ne l'avez fait, les Francs ont fait leur choix,
Amour constant & vrai, justice, obéissance,
Honneur, propriété, châtiment, récompense,
L'un pour les attentats, l'autre pour les hauts faits,
C'est leur Code, qu'envain attaquent vos souhaits.

FASTRADE.

Le suivit-on pour vous, quand du rebelle Hardrade
Mon époux acheta l'opulente Bertrade
Par un titre éminent, qu'il ne méritoit pas?
Le fuit-on aujourd'hui quand par vos attentats

Vous troublez la Thuringe, & qu'elle eſt ſoulevée
Contre un raviſſeur ?

BURCHARD.

Moi !

FASTRADE.

Qui l'a donc enlevée ?
Bertrade qu'à vos vœux, avec d'immenſes biens,
J'accordois....

BURCHARD.

Que le ciel m'écraſe avec les miens,
Si je penſai jamais à ravir mon épouſe.
De ſon honneur, du mien, mon ame eſt trop jalouſe,
Pour que j'aïe entrepris un pareil attentat,
Condamné par les loix, dangereux pour l'Etat.
Hardrade eſt trop à craindre aux confins de l'Empire,
Pour qu'un bon citoyen, qui ne peut le détruire,
Ni ne le veut, ait pu chercher à l'irriter.

FASTRADE.

Sans doute cet Hardrade eſt bien à redouter,
Puiſqu'ici tout le craint, juſqu'á ce Connétable.

BURCHARD.

Je crains le châtiment & non pas le coupable.
En violant les loix qu'à tort il réclamoit,
Contre l'Etat & vous l'injuſtice l'armoit.
Il eſt puiſſant, Madame, & nous doit ſa puiſſance.
Coupable, il a les droits que donne l'innocence;

On le croit opprimé. Contre l'oppreſſion
Il aura pour amis toute la nation.

FASTRADE.

Et vous-même ſans doute ?

BURCHARD.

Autant que ma conſtance
Pourra concilier avec l'obeïſſance
Ce que je dois d'appui, de conſeil, de ſupport
Aux néceſſaires loix qui fixent notre ſort,
Protégent l'innocent & même le coupable,
Juſqu'à ce qu'un arrêt l'ait rendu puniſſable....

FASTRADE.

Si ce n'eſt pas pour vous, ce ſera pour le Roi,
Pour l'honneur de l'Etat, pour Poppon & pour moi,
Que je ſuivrai le traître au fond de la Thuringe :
Dût le dernier rameau du thrône Agilolfinge
Etre abattu par moi, qui ne connois de Grands
Que les aïeux de Charle, & ceux dont je deſcends.

(elle part avec toute ſa ſuite hors Burchard.)

SCENE IV.

EGINON, MEGINHARD, BURCHARD.

MEGINHARD.

Que veut dire ceci?

BURCHARD.

En peu vous pourrez voir ce myſtére éclairci.
Ce n'en ſera pas un pour le Duc de Baviére.

MEGINHARD.

De grace, faites-moi la confidence entiére.

BURCHARD *(à Eginon qui veut partir.)*

Vous n'étes pas de trop, & plus d'une raiſon
M'engage à retenir le prudent Eginon.
Entre les Potentats qui gouvernent la terre,
Le ciel accorde aux uns le bonheur à la guerre,
A d'autres la ſageſſe, à tous d'auguſtes droits.
Les uns par la valeur, les autres plus adroits,
Par la ruſe & l'intrigue, augmentent leur puiſſance,
Ou veulent l'augmenter : de tous c'eſt l'eſpérance.
Je n'en excepte point le Prince valeureux
Qui régit les François, & qui les rend heureux.
Par ma ſincérité jugez de la clémence
D'un Prince, que jamais la vérité n'offenſe.
Pour protéger ſon Peuple, ou pour ſes alliés,
Il s'eſt d'abord armé. Ces motifs, oubliés
Dans le cours de la guerre, ont trop ſouvent fait
place

Au desir d'acquérir, & redoublant l'audace
Avec le déseſpoir des peuples altérés,
Par les ſanglants combats les combats attirés,
L'ont conduit par degrés aux brillantes conquêtes,
Dont chacune à ſon tour a formé des tempêtes,
Que par d'autres efforts il a fallu calmer.
Ses peuples que la paix auroit pu ranimer,
Sont languiſſants chez eux tandis qu'au loin leur gloire
Brille de tout l'éclat, que donne la victoire.
Enfin notre bon Roi n'a pas toujours domté
L'orgueil, qui naît toujours de la proſpérité.
Les ſoins plus importants, mais bien-moins agréables,
Qui rendent les ſuccès ſolides & durables,
Ceux de faire juſtice & de récompenſer,
De protéger ſon peuple & de le policer,
Afin qu'il ſoit heureux, mais non pas intraitable,
Et de mettre à ſa tête un Clergé vénérable,
De réprimer les grands, mais ſans les avilir,
De tempérer les loix, mais ſans les affoiblir.
Ces ſoins, qu'aux Souverains preſcrit leur conſcience,
Charle, tout grand qu'il eſt, quelque ſoit ſa prudence,
Par dégoût, par ennui, ſans même le ſçavoir,
Les négligea ſouvent. A-t-il fait ſon devoir ?

EGINON.

Non, ſans doute : il devoit avant tout être pére
Du peuple, dont il n'eſt que le chef mercenaire,
Avide de l'accroître, & par-là d'augmenter
Le profit qu'il en tire, ardent à dévaſter

Universitäts Bibliothek Rostock
http://purl.uni-rostock.de/rosdok/ppn82285144X/phys_0050
DFG

L'héritage voiſin, quand le ſien eſt en friche,
Surchargé de butin ſans en être plus riche.

BURCHARD.

Vous ne l'épargnez pas, & vous avez raiſon.
Maintenant dites-moi chez quelle nation
Vous trouverez un Roi plus digne qu'on l'adore,
Du Nord juſqu'au Midi, du couchant à l'aurore,
Choiſiſſez : Je conſens, ſi vous trouvez ce Roi
Plus digne de régner, à paſſer ſous ſa loi.
Mais il faut qu' auſſi-grand, auſſi-bon, auſſi-juſte
Et non moins valeureux, au caractére auguſte
Qu'il doit avoir reçu d'auſſi nobles aïeux,
Il joigne, autant que lui, les talents précieux
De s'égaler à tous, ſans qu'aucun le mépriſe,
D'être adroit & ruſé, ſans bleſſer la franchiſe,
D'aimer tous les plaiſirs, & ſçavoir s'en ſevrer,
De reconnoître un tort & de le réparer,
D'éventer un complot, qui menace ſa vie,
D'en démêler la trame, & quand il l'a ſuivie
Juſqu'au premier auteur, ne le pas prévenir
Pour lui laiſſer encor le tems du repentir.
Si de quelqu'autre Roi j'ai crayonné l'image,
Eginon, Méginhard, portez-lui mon hommage.
Si Charle eſt ce Monarque, & n'a pas ſon égal,
Croyons qu'avec le bien marche toujours le mal.
Mais ſi ce que d'erreurs j'ai repris dans mon Maître,
Un autre en eſt exemt, & qu'il faſſe paroître
Une égale vertu, plus grand que les mortels,
C'eſt peu de le ſervir. Dreſſons-lui des autels.

Universitäts Bibliothek Rostock
http://purl.uni-rostock.de/rosdok/ppn82285144X/phys_0051
DFG

MEGINHARD.

Quelque soit la vertu tranquile & pacifique,
La bonté, les talents, la valeur héroïque
Du Prince que je sers, je suis loin de penser
Qu'au dessus du Monarque on doive le placer.

EGINON.

Charle est digne du thrône, au moins je veux le croire
Malgré tous les défauts, que peut couvrir la gloire,
Mais j'ose l'assûrer, nul homme, quelqu'il soit,
Grand, vertueux, prudent, valeureux, juste, adroit,
Ne gouvernera bien un aussi grand Empire.
Soutenir qu'il le peut, ce seroit un délire;
Soutenir qu'il le veut, c'est mal nous consoler;
Et si dans ce qu'il est nul ne peut l'égaler,
Sur un thrône moins grand, dans un Etat moins vaste,
Avec plus de succès, quoiqu'avec moins de faste,
Un autre le pourroit sans doute surpasser.
Il seroit bien plus grand s'il sçavoit s'abaisser,
Et que reconnoissant les bornes naturelles,
Que l'avare destin donne aux ames mortelles,
Il ne gardât d'Etats que ce qu'il peut régir,
Et renonçât au reste.

BURCHARD.

Il faut le conquérir
Sur Charle & sur les Francs. La nation entiére
A droit à ces Etats; & la France est trop fiére
Pour que son Souverain ose la démembrer.
Il n'en a pas le droit. . . . Je dois me retirer . . . .

Penſez-y bien tous deux, & gardez la mémoire
De ce court entretien.

SCENE V.

EGINON, MEGINHARD.

EGINON.

Non, je ne puis le croire.
Burchard n'eſt point un fourbe, un lâche raviſſeur.
Du crime, qui ſe cache, il n'a point la noirceur.
Mais qu'a-t-il voulu dire? On menace la vie
Du Prince des François. Cette trame eſt ſuivie
Juſqu'au premier auteur, & qui peut la punir
La diſſimule, & veut attendre un repentir.
Nous ſommes découvert. Sans doute on nous obſerve
Pour aſſûrer le coup, que Charle nous réſerve.
Le foudre eſt ſuſpendu juſqu'au dernier moment:
Profitons-en, Seigneur! courons, . . .

MEGINHARD.

Aſſurément,
Il en faut profiter; & quand le Roi différe
A fraper la Thuringe, à punir la Baviére,
Dont il connoît auſſi les plus ſecrets complots,
Par un coup imprévu prévenons ſes aſſauts.
Que cette nuit, Seigneur, ſoit pour lui la derniére.

EGINON.

Par ma ſoumiſſion & l'inſtante priére
Du généreux Burchard . . . .

MEGINHARD.

Vous comptiez l'appaiſer ?
Sçachez donc qu'il n'attend que pour mieux écraſer
Hardrade, Taſſilon, & tant d'autres encore
Dont il veut découvrir les trames qu'il ignore,
Pour détruire á la fois tous les Princes qu'il craint.
A tout diſſimuler ce projet le contraint,
Et non pas la clémence. Eginon, ta ſageſſe
A trop pris les conſeils de l'humaine foibleſſe.
Rougis d'avoir tremblé pour la premiére fois.
Je connois ta valeur & tes brillants exploits.
T'a-t-on vu refuſer ton bras à la victoire,
Quand devoit aux François en demeurer la gloire?
Ni le grand Wittekind, ni le fier Didier
Devant leurs bataillons ne te virent plier.
Et quand c'eſt ton ſalut, ta gloire, ta patrie,
Quand c'eſt la liberté, qui mourante t'en prie,
Tu crains ce qu'un grand cœur ſçut toujours mépriſer,
Le danger & la mort. As-tu cru l'appaiſer,
Ce Tyran altéré de ſang & de carnage,
Qui croit être clément, lorsque ſa froide rage,
Par l'exil, ou les fers, ou la perte des yeux,
Punit ſes priſonniers, qui, deux fois malheureux,
Vivent ſans voir le jour dans un long eſclavage?
Vas lui porter tes yeux, ou vas ſur le rivage
Que baigne l'océan, pleurer ta lâcheté.
Hardrade ſçaura mieux punir ſa cruauté.
Taſſilon t'apprendra qu'on peut braver la France,
S'affranchir de ſon joug, & vivre en aſſûrance.
Mais je veux bien encor compter aſſez ſur toi
Pour croire que ton cœur nous gardera la foi,

Qu'il

Qu'il doit à nos ſerments, & que notre victoire,
En te rendant tes droits ſans te rendre ta gloire,
Te plaira pourtant plus que la honte & les fers,
Dont tu vas te charger aux yeux de l'univers.
Sçache donc, Eginon, ce qu'ignoroit Hardrade,
Quand il m'a reproché de redouter Faſtrade,
Ce qu'il ſçait maintenant, qu'en reſtant en ces lieux,
Je ferai plus pour lui que, pour combler ſes vœux,
N'euſſent jamais pu faire, avec tous leurs barbares,
Le Tyran de l'Eſpagne ou le Kan des Abares.
Un ſeul de mes guerriers, ſage autant que diſcret,
Sçait, avec ton ami, cet important ſecret.
Tu l'apprendras auſſi dans le quartier d'Hardrade,
Si tu ne veux plutôt renoncer à Bertrade.

EGINON.

Puiſqu'il le faut, allons, & mourons, s'il le faut.
La gloire peut auſſi m'attendre à l'échaffaut.
Un ſoldat généreux, quelque part qu'il périſſe,
Périt avec honneur, ſi c'eſt un ſacrifice
Qu'il fait à ſa patrie, à ſes concitoyens.
Qu'au moins après ma mort je reſte cher aux miens!
Et puiſſe cette mort, déshonorant la Reine,
Allumer chez les Francs la diſcorde & la haine!
Donner à la patrie, aux loix, à la vertu,
A l'honneur, qui ſoupire & languit abattu,
Des Héros, qu'ils n'ont plus, des vengeurs intrépides,
Et des bourreaux cruels à ces hommes perfides,
Qui, ſéduiſant le Roi, bouleverſent l'Etat.
Adieu, cher Méginhard, ſouviens-toi d'un ſoldat
Qui courut à la mort pour venger ſa patrie.

SCÆNE VI.

MEGINHARD *(seul.)*

Tu devras tes succès à ma seule industrie,
Trop foible Tassilon, qu'une femme en fureur
Auroit perdu sans moi. Reviens de ton erreur.
Ni le Tyran Abare en qui tu te confies,
Ni les bontés des Grecs, que Charle t'a ravies,
Ni l'amour des Lombards, que Charle à désarmés,
Ni les Sclaves nombreux, dont les chefs allarmés
Ont peine à l'éloigner de leur foible frontiére,
Rien, sans moi, ne pouvoit préserver la Baviére
Du péril, qui la presse. Il falloit mon sçavoir,
Mon adresse, mes soins, le magique pouvoir
De ma vive éloquence, & toute ma sagesse,
Pour te faire sortir de ta longue détresse.
J'ai soufflé la révolte, armé les mécontents,
Allarmé les heureux, fixé les inconstants.
Le Thuringien par moi recouvre sa franchise,
Les Saxons le suivront, & le feu, que j'attise,
Embrasera dans peu tout l'Empire à la fois :
Peu de gloire sans doute en reste aux Bavarois.
Mais, au gré de ses vœux, j'aurai servi mon Maître,
Si Charle est écrasé, sans qu'il doive y paroître.
Tu triomphes, Luitperge, & de ton Méginhard
Tu n'as point à rougir. Tu le connus trop tard.
Plutôt il eût sauvé ta patrie & ton pére.
Il aura fait assez, si sur ta tête altiére
Il place la couronne & Charle sous tes piés.
Mais, allons, que par nous les François épiés
Ne puissent ni cacher à mes braves complices

Aucun de leurs desseins, ni trouver des indices
De ceux, que, pour les perdre, a formés Méginhard.
Mais que vois-je, grands Dieux! c'est encore Eginhard.
Que sa vie à-présent m'interdit & me gêne!

SCENE VII.

MEGINHARD, EGINHARD.

EGINHARD.

Encore ici Seigneur!

MEGINHARD.

J'ai rencontré la Reine
Qu'accompagnoit Burchard.

EGINHARD.

Fort-bien, mais dans ce lieu
L'heure me semble indue.

MEGINHARD.

Il est vrai ... Mais ... Adieu.

SCENE VIII.

EGINHARD *(seul.)*

Quel est son embarras? son regard, sa voix même,
Tout le trahit. O Charle, à ta prudence extrême

Pourquoi ne joins-tu pas autant de fermeté ?
Qu'il a bien démêlé, malgré ſa fauſſeté,
Son deſir de fourber plutôt que ſon adreſſe,
Le digne ſerviteur d'une telle Maîtreſſe.
Ah Luitperge! Ah Faſtrade! Ah couple malheureux!
Mais déja Meginhard eſt ſorti de ces lieux.
Une garde en répond, & je puis, ſans rien craindre,
Attendre ici Bertrade. Adalbert a pu feindre,
Il eſt vieux, il eſt ſage, il peut être ruſé.
S'il l'eſt, que deviendrai-je ? Eginhard accuſé
Reſtera convaincu, ſans qu'on daigne l'entendre.
Ni Burchard, ni le Roi ne pourront me défendre.
Le voudront-ils ? Le Roi m'a déja ſoupçonné.
De mon ſilence au-moins Charle s'eſt étonné.
Téméraire ſerment qui m'a réduit à feindre!
Mais, ſans être parjure, aurois-je pu l'enfreindre ?
Qui le reçut de moi peut ſeul m'en dégager....
Je les vois.... Commençons par les interroger.

SCÈNE IX.

EGINHARD, ADALBERT, BERTRADE.

(ſous le nom d'Hermantrade.)

EGINHARD.

Hermantrade, approchez. Vous, faites ſentinelle,
Et nous avertiſſez. Eginhard trop fidéle
Au ſerment, qu'il vous fit, craint tout, juſqu'à ſon Roi.
Pourquoi voulûtes-vous vous adreſſer à moi ?

BERTRADE.

Quel autre qu'Eginhard eut à ma confiance
Autant de droit que lui? Quel autre à ma souffrance
Eût pris autant de part? Et pouvois-je espérer
Que tout autre que lui voulût m'en délivrer?
Burchard avoit des droits à cette confidence,
Si je n'avois pas craint sa vive impatience,
Peut-être le dépit qu'un injuste refus
Excite dans son cœur. Un sentiment confus
M'a fait vous préférer; & je suis trop heureuse
D'avoir ému pour moi cette ame généreuse.

EGINHARD.

Quel fut votre dessein?

BERTRADE.

Dans des lieux écartés
Où mon pére tout seul nous avoit escortés,
Loin de tous les mortels je traînois une vie
Languissante, ennuyeuse. Ah! s'il me l'eût ravie,
Comme il me la donna, le fer ou le poison,
Epargnant à Bertrade une affreuse prison,
L'eussent bien mieux servie. En cette solitude
Où s'accroissoit l'amour avec l'inquiétude,
Mon esprit agité se repaissoit d'horreur.
Mon pére étoit sur-tout l'objet de ma terreur.
Je repassois sans cesse, & j'augmentois sans doute
Les indices secrets de la terrible route
Qu'il se frayoit au thrône, ou plutôt à la mort.
Je pleurois sur son crime autant que sur son sort,
Sur celui de Burchard, objet de sa vengeance,
Burchard, qui le premier troubla mon innocence,

Burchard que j'aime ſeul, & qui d'un doux retour
M'avoit paru payer un légitime amour.
Eginon ſon rival augmentoit mes allarmes ;
L'un & l'autre à ſon tour faiſoit couler mes larmes.
Chaque jour, chaque inſtant augmentoit mes ennuis.
Je m'affligeois le jour ; & de plus triſtes nuits
Ne m'offroient qu'échaffauts, qu'aſſaſſinats terribles.
Tantôt Burchard, en proie aux guerriers inflexibles,
Qui demandoient ſon ſang, m'invoquoit, & l'amour.
Tantôt mon pére, en ſang, m'invoquoit à ſon tour.
Mes efforts étoient vains pour délivrer mon pére ;
Ils l'étoient pour ſauver une tête auſſi chére.
Laſſe enfin de ſouffrir, laſſe de ma priſon,
J'ouvris mon triſte cœur à mon ſeul compagnon.
Je preſſai, je priai, j'employai la menace ;
J'outrageai ce vieillard, je lui demandai grace,
Je lui dis que mon pére, infidéle à ſon Roi,
Pour avoir ſon pardon, avoit beſoin de moi.
Je lui dis que Burchard, ennemi de mon pére,
Dès qu'il me reverroit, oublieroit ſa colére.
Je lui dis qu'au beſoin, pour tromper la fureur
De mon pére irrité, quel que fût ſon erreur,
A mon heureux amant je me ferois connoître ;
Que le ſage Eginon, dont l'amour fit un traître,
Abandonnant mon pére en ſes affreux projets,
Lui retirant l'appui de ſes nombreux Sujets,
Le feroit renoncer à ſes deſſeins funeſtes.
Burchard, dont les deſirs, comme lui, ſont modeſtes,
Diſois-je, à ma priére, à ma vive douleur
Sacrifiera ſes droits, quelqu'en ſoit la valeur ;
Content de m'acquérir, à tout autre avantage
Il pourra renoncer, & ce riche héritage,

Pour qui tant de malheurs sont prêts à m'accabler,
Restant à mes parents, devra les consoler,
Leur ôtera du-moins le motif de leur haîne
Pour Burchard, pour le Roi, & pour ma Souveraine.
Touché de ma souffrance, attendri par mes pleurs,
Adalbert consentit à calmer mes douleurs.
Nous partîmes soudain. Une route inconnue
Nous a conduits ici. Dans la longue avenue
Qui traverse le bois, j'ai trouvé vos François,
Qui l'ont interrogé pour sçavoir qui j'étois :
Il a dit qu'Hermantrade est le nom de sa femme
Comptez sur lui, Seigneur. Le zele, qui l'enflamme
Pour mon pére & pour moi, vous est un sûr garant
Qu'il vous sera fidéle autant qu'obéissant.

EGINHARD.

Votre récit, Madame, est de tous points le même
Que m'a fait Adalbert : mais son visage blême,
Son air embarrassé, son trouble, le serment,
Quil m'avoit arraché, votre déguisement,
Qui cachoit ces appas malheureux & célébres,
M'avoit fait soupçonner que d'épaisses ténébres
Cachoient la vérité. D'après votre récit
Mes doutes sont levés. Mais plus il m'éclaircit
Votre étrange aventure, & plus il m'embarrasse.
Fastrade, qu'on instruit de tout ce qui se passe,
A sçu votre arrivée. Au seul nom d'Adalbert
Très-peu s'en est fallu qu'elle n'ait découvert
Ce qu'il faut lui cacher plus même qu'à tout autre,
Pour le bonheur d'Hardrade autant que pour le vôtre.
Burchard est moins à craindre. Amant & généreux,

S'il peut vous seconder, il sera trop heureux.
Je compterois encor sur le Prince lui-même.
Il est noble & clément : mais sa foiblesse extrême
Pour une femme altiére, & qui veut gouverner,
A l'indiscrétion le pourroit entraîner.
Et si la Reine apprend que vous étes Bertrade,
C'en est fait ou de nous ou du coupable Hardrade.
Pardonnez-moi, Madame, un terme injurieux.
Sans saluer le Prince il a quitté ces lieux,
Transporté de fureur, éclatant en menaces,
Tel qu'un homme excédé de ses longues disgraces,
Et qui veut à l'instant périr ou se venger.
Si, lorsqu'on est à plaindre, on pouvoit m'outrager,
Il auroit ajouté ce tort à tous les autres.
Je donne à ses malheurs, du-moins je donne aux vôtres
L'oubli de cette injure, & voudrois à ce prix
Désarmer sa fureur, & calmer ses esprits.

BERTRADE.

Que ne vous dois-je pas pour tant de bienveillance,
Continuez, Seigneur, protégez l'innocence
Et sauvez le coupable. Il est digne de vous
D'oublier votre offense, & de nous sauver tous.
Mais à quoi nous résoudre ? Et si contre mon pére
Le Roi dans ce moment, poussé par sa colére,
Ou celle de la Reine, envoie ses guerriers,
Peut-être (il le pourroit) de secrets meurtriers ;
Si mon pére irrité résout & précipite
Le coup qu'il veut frapper; si tel est de sa fuite
Le funeste motif, & si dès cette nuit
Il assaillit le camp (le malheur qui me suit
Me fait tout redouter) quel sera le reméde ?

Repouſſé, c'eſt envain que pour lui j'intercéde.
Vainqueur il fait périr le maheureux Burchard.
Pourrai-je détourner le funeſte poignard ?
Dois-je même eſpérer le bonheur de le ſuivre ?
Fille de l'aſſaſſin il me faudra ſurvivre
Au malheureux amant, dont j'aurai vu la mort,
Dont ſeule j'aurai fait le déplorable ſort.
Eginhard, dites-moi que mes craintes ſont vaines.

EGINHARD.

Que ne le puis-je hélas ! J'adoucirois vos peines :
Mais je vous tromperois. Avertiſſons Burchard.
Je crois qu'à mes conſeils il aura quelqu'égard.
Il eſt ſage & diſcret, il adore Bertrade,
Et n'eſt pas ſans credit ſur l'eſprit de Faſtrade.
Auprès de Charle même il peut me ſeconder.
Enfin, dans tous les cas, il pourra nous aider.

BERTRADE.

J'y conſens. O mon pére ! où m'avez-vous réduite!
Ce n'étoit pas aſſez d'une honteuſe fuite.
Sans votre aveu je dois voir, entendre un amant,
A qui me deſtinoit un frivole ſerment,
Mais qu'il m'eſt défendu & de voir & d'entendre.

EGINHARD.

O fille vertueuſe ! il eſt beau d'être tendre
Avec un cœur ſi grand, ſi noble & ſi conſtant....
Mais je dois vous quitter, demeurez un inſtant;
Et puis vous éloignez. Aus-plus-tard dans une heure
J'aménerai Burchard, & dans votre demeure
J'aurai ſoin qu'en ſecret on vous aille avertir.

SCENE X.

BERTRADE, ADALBERT.

ADALBERT.

Madame, il en eſt tems; hâtons-nous de partir:
On pourroit nous ſurprendre.

BERTRADE.

Il eſt vrai, mais je penſe
Qu'Eginhard n'eſt pas loin, & qu'ici la prudence
Eſt ſur-tout néceſſaire à nous, ainſi qu'à lui,
Pour ne pas confirmer les ſoupçons qu'aujourd'hui
Faſtrade s'eſt permis ſur ce vieillard fidéle.
Ami, qu'eſpéres-tu? Mon pére eſt-il rebelle?
Tu vecus avec lui dès ſes plus jeunes ans,
Tu connois ſon eſprit, ſon cœur & ſes penchans.
Ne peux-tu deviner ce qu'il eſt, ce qu'il penſe
Par ce que tu connus en lui dans ſon enfance,
Dans ſon âge brillant, dans un âge plus mûr?
Parle, ami. Pour mon cœur l'oracle le plus ſûr
Seront tes ſentimens.

ADALBERT.

Je voudrois, pour vous plaire,
Falſifier l'oracle: il vaut bien mieux me taire.

BERTRADE.

Ce que tu ne dis pas, hélas! mon déſeſpoir
Me le ſuggére aſſez; & j'ai pu le prévoir.
Mon pére à trop ſouffert, il hait trop l'eſclavage,

Il voit trop de baſſeſſe en un deſſein plus ſage,
Il eſt trop irrité, ſes malheurs ſont trop grands,
Pour que ſon ame altiére à ce que j'entreprends
N'oppoſe pas bientôt un invincible obſtacle.
Mon pére ou mon amant (& c'eſt-là ton oracle)
Périront dès demain. Que n'ai-je prévenu
Le refus d'aujourd'hui! ton eſprit retenu
Par des ſcrupules vains a retardé ma fuite.
De ce retardement tu vois quelle eſt la ſuite.
J'aurois tort, cher ami, de te la reprocher.

ADALBERT.

Madame, de ce lieu je dois vous arracher:
Eginhard eſt bien-loin, & ſi, par aventure,
On nous trouvoit ici dans cette conjoncture,
C'en ſeroit fait de nous.

BERTRADE.

Plût au ciel! Je te ſuis.
Je ne vois que malheurs dans l'abyme où je ſuis.
Grand Dieu, ſi ta clémence, élevant mon courage,
M'inſpira ce deſſein, achéve ton ouvrage!
Pour un pére, un époux, ma patrie & mon Roi,
Vois ma crainte & mes vœux! Je n'eſpére qu'en toi.

fin du ſecond acte.

ACTE III.

SCENE I.

CHARLE, EGINHARD.

CHARLE (*entrant sur le théâtre & sans se tourner vers Eginhard.*)

Je cherchois le repos ; il m'eſt inſupportable.
Pour mes regards troublés la nuit eſt effroyable.
Que veut dire ce trouble, & cette ſombre horreur?
Pour la premiére fois je connois la terreur,
Et ne me connois plus. J'ai cherché la lumiére,
Et ſa pâle lueur fatigue ma paupiére.
A peine j'ai fermé mes yeux appeſantis,
Que des ſonges affreux ont troublé mes eſprits!
Le réveil m'en laiſſant des traces imparfaites
N'a point calmé mes ſens. J'avois pris mes tablettes,
Et m'efforçois envain d'y tracer mes projets.
Mon eſprit égaré confondoit les objets ;
Mais Hardrade toujours revenoit ſous ma plume,
Et chaque fois ſon nom avec quelqu' amertume

(*ſe tournant vers Eginhard.*)

Se préſentoit à moi. Je me ſuis rappelé
Quel étoit ſon regard, lorſque je t'ai parlé,
Vague, féroce, hagard, ſemblable à la menace,
Abaiſſé par la crainte, animé par l'audace.

Tout ce que je ſçavois, il me l'a confirmé.
Ah! cher ami, plains-moi. Pour qui veut être aimé
Qu'il eſt dur de haïr! Devoit-ce être à cet âge
Que Charle commençât l'affreux apprentiſſage
Des craintes, des ſoupçons, de tout ce qu'aux Tyrans
Le ciel a réſervé de plus durs châtimens?
Le ſerois-je, Eginhard? Et cette complaiſance,
Ces applaudiſſemens, ou ce profond ſilence
Des Grands, que je conſulte, & de nos Sénateurs,
Loin d'être les témoins, les effets enchanteurs
De leur ſincére amour & de leur confiance,
Seroient-ils le tribut que païe l'impuiſſance
Au pouvoir odieux, l'effet du déſeſpoir
Et de mon deſpotiſme, un ſervile devoir,
Qu'arrache un Maître dur, & que ſouille la crainte,
Et la preuve & l'aveu d'une triſte contrainte,
Et non l'hommage libre & l'acquieſcement
Qu'affaiſonnent l'amour & le contentement,
Quand un fils à ſon pére, & plus vieux & plus ſage,
Accorde le pouvoir que lui donnent ſon âge
Et ſes premiers bienfaits, & le titre chéri,
Que je croyois avoir, & de pére & d'ami?
Léve ce doute affreux qu'hier tu me fis naître.
Dans ton diſcours obſcur je ne pus reconnoître
Si ce que tu diſois étoit la vérité,
Ou ſi tu la cachois ſous un maſque apprêté.
J'ai réfléchi depuis à ces mots équivoques,
Et je crains . . . Digne ami, nos ſermens réciproques
T'interdiſent la feinte & la duplicité.
Ils me font un devoir, dont ne s'eſt écarté,

Je t'en prends à témoin, ni mon cœur, ni ma bouche.
De tout ce que j'apprends, qui te bleſſe ou te touche,
Je ne te cache rien. Hier encor mon cœur
S'épancha dans le tien, quand, cédant à l'humeur
D'une femme en courroux, je t'eus malgré moi-
même.
Accueilli froidement. Tu vis combien je t'aime
Par le ſincére aveu d'un ſoupçon paſſager.
Un ſeul mot diſſipa ce nuage léger.
Tiens auſſi ton ſerment, achéve, pour me plaire
De me faire endurer un tourment néceſſaire.

EGINHARD.

Seigneur, vous le voulez; je dois vous obéir.
Quand le François zélé s'empreſſe à vous ſervir,
Ce n'eſt pas vous qu'il ſert, c'eſt ſon Roi, c'eſt la
France.
Tant qu'il ne vous hait pas, vivez, en aſſurance:
Il adore ſon Roi. Mais ſi, comme autrefois,
C'eſt Charle qu'il chérit dans le ſang de ſes Rois,
C'eſt à Charle qu'il veut obéir & complaire,
Comme à ſon bienfaiteur, comme au chef populaire
D'une foule d'amis, plutôt que de Sujets,
Formez à votre gré les plus vaſtes projets,
Demandez lui ſon ſang. Il n'eſt point de prodiges
Que ne faſſent pour vous l'amour, & les preſtiges
D'une admiration, qui ſçait tout embellir.
Mais ſi ſous vôtre joug il ſe ſent avilir;
Si le Roi, toujours juſte & toujours débonnaire
Fait place au fier Tyran, au juge téméraire;
Si Charle ſur le thrône eſt injuſte, fâcheux,
Libéral par caprice, ingrat & dédaigneux
Par haine ou par mépris, ſi la loi vénérable

Universitäts Bibliothek Rostock
http://purl.uni-rostock.de/rosdok/ppn82285144X/phys_0068
DFG

N'eſt ſainte qu'au moment, où, pour lui favorable,
Elle établit ſes droits; s'il oſe la braver,
Quand, propice aux ſujets, elle doit conſerver
Leurs biens & leur honneur, leur liberté, leur vie;
Si, quand le Roi punit, ſa vengeance aſſouvie
Rend douteux le motif de ſa ſévérité,
Le François ſent ſoudain ſon cœur déconcerté;
Il regarde ſon Roi, le contemple, l'obſerve,
Et garde cependant ſon amour en réſerve.
S'il voit que les écarts, dont il eſt étonné,
Ne ſoient que les erreurs d'un Prince abandonné
Aux dangereux flatteurs, aux conſeillers avides,
Il éléve contr'eux des murmures timides,
Fait des vœux pour ſon Roi, maudit ſes corrupteurs,
Et, s'il peut, ſans éclat démasque les flatteurs,
De-là les bruits confus & le morne ſilence,
Déſaveu déguiſé. De-là la complaiſance,
Cri d'un peuple attendri ſur le ſort de ſon Roi,
Qui, facile à tromper, compte trop peu ſur ſoi.
Il lui dit: En toi ſeul ton peuple ſe confie;
Gouverne-le; reprends ta puiſſance envahie.
Si, ferme dans ſon choix, il rejétte les vœux
D'un peuple, qui gémit de le voir malheureux;
Si, conſacrant les torts d'un conſeil téméraire,
Il ſe les approprie, & que ſon caractére,
De fortes liaiſons, un fol engagement,
Ne laiſſent plus d'eſpoir ... Permettez qu'un moment ...
J'étouffe ....

Universitäts Bibliothek Rostock
http://purl.uni-rostock.de/rosdok/ppn82285144X/phys_0069
DFG

CHARLE.

Tu gémis: les ſanglots te ſuffoquent.
Vois couler d'autres pleurs, que tes larmes provoquent,
Et ceſſe d'en répandre.

EGINHARD.

Ah, Seigneur, vous pleurez!
Vous étes toujours Charle, & mes ſens raſſûrés
Ne me laiſſent plus voir qu'un avenir proſpére.
Je reconnois enfin & mon Prince & mon pére.
Souffrez qu'à ce retour de tous vos ſentimens,
Quand vous vous rappelez, Seigneur, tous vos ſermens,
Quand votre cœur condamne un moment d'eſclavage,
Eginhard renouvéle à vos pieds ſon hommage.

(il ſe jette aux pieds du Roi & lui baiſe la main.)

CHARLE.

Léve-toi, mon ami, je devrois à tes pieds
Renouveler les vœux, que j'avois oubliés.
Tu me rends à moi-même, à mon peuple, à ma gloire.
Je te dois, cher ami, ma plus belle victoire.
Elle eſt compléte enfin. Ne crains plus un retour
Dans les fers, que forgea la foibleſſe, & l'amour.
Je ne dois que mon cœur à l'objet de ma flamme;
Je dois à mes Sujets & mon tems, & mon ame.
Tu ne me verras plus, amoureux lâchement,
Craindre ſes vains éclats, briguer ſon agrément,
Changer d'un jour à l'autre au gré de ſes caprices,
Punir, récompenſer, faire des injuſtices,

Les

Les réparer, aimer, haïr ou mépriſer,
Suivant l'injuſte loi, que voudra m'impoſer
Une femme intriguante, injuſte, impérieuſe.
Si, ſans me gouverner, elle peut être heureuſe,
Je veux qu'elle le ſoit. Mais de ſes favoris,
Des miens, de mes flatteurs les conſeils & les cris
Deviennent aujourd'hui ſans force ſur mon ame.
La loi des Francs proſcrit l'empire d'une femme.
Charle les régira; qu'ils y comptent, ami,
Et diſent déſormais ſi je régne à demi.

SCENE II.

CHARLE, EGINHARD, FASTRADE.

FASTRADE.

Eh, qui doute, Seigneur, qu'un Monarque timide
Ne régne qu'à demi, quand un ſujet perfide
Le brave impunément? Je n'ai pu fermer l'œil.
Hardrade encor vivant trouble ſeul mon ſommeil.
On régne par la crainte; & quand un cœur trop tendre
A beſoin de bienfaits, il ne doit en répandre
Que ſur ſes courtiſans, dont il voit le bonheur.
Verſés autour de lui, ſes dons lui font honneur.
S'il les prodigue ailleurs, il nourrit l'arrogance
Où, pour ſa ſureté, doit régner l'indigence.
Malheur à qui prétend régner ſur des heureux!
Un riche Courtiſan n'eſt jamais dangereux.
Son éclat emprunté n'appartient qu'à ſon Maitre;
Tout lui manque à la fois, ſi jamais il eſt traître.

Le dépit des ſujets contre un Prince attentif
Contre ſes Courtiſans eſt encore plus vif.
Mais la terreur au-loin doit affermir l'Empire.
Le peuple le plus ſouple eſt celui qui ſoupire.
Que près du Souverain les Sujets attirés,
Par l'aiſance & l'honneur près de lui concentrés,
Attendent tout de lui. Mais, ſoit dans la province,
Soit ici, l'inſolent, qui condamne ſon Prince,
Ou ne l'approuve pas, ou l'exil, ou la mort
Doit être ſon ſalaire. As-tu fait cet effort,
Cher époux? Aurois-tu ſurmonté ta foibleſſe?
Parlez, ſage Eginhard: Faſtrade à votre adreſſe
Doit-elle ce triomphe? Il eſt fâcheux pour moi,
Peu glorieux pour lui, qu'un autre ſur le Roi
Puiſſe plus que ſa femme; & je ſens cette injure.
Mais mon ame qui hait la fourbe & l'impoſture,
En faiſant cet aveu, qui doit m'humilier,
N'eſt pas moins obligée au ſage Conſeiller,
Par qui Charle à-la-fin ſe corrige & s'éclaire.
Quand doit ſe conſommer un meurtre néceſſaire?
Ou, ſi vous aimez mieux le vaincre avec éclat,
Et pour un Thuringien fatiguer le ſoldat,
Quels corps envoyez-vous, quel chef doit les conduire?
Sans ſcrupule, Eginhard, vous pouvez m'en inſtruire.

EGINHARD.

Quand le Prince eſt préſent, maître de ſes ſecrets,
C'eſt à lui de parler.

FASTRADE (*à Charle.*)

Vos esprits sont distraits;
Vous ne m'écoutez pas.

CHARLE.

(*à part.*) (*à Fastrade.*)

Quelle femme! Madame,
Ces soins pour le moment agitent trop votre ame.
C'est le tems du sommeil, allez vous reposer.

FASTRADE.

Cet intérêt touchant devroit m'en imposer.
Mon repos vous est cher, & je vous intéresse
Au point, qu'à mon sommeil votre vive tendresse
Craindroit de dérober un instant précieux.
Dans d'autres tems, ingrat, ai-je fermé les yeux,
Quand, pour vous soulager d'un poids, qui vous accable,
Je vous prêtois l'appui d'une main secourable.
Vous vantiez mon travail. Ce tems est-il passé?

CHARLE.

Vous voulez que je parle. Enfin j'y suis forcé.
Ces soins que vous vantez, & ces veilles utiles,
Que vous me reprochez, ont été très fertiles,
J'en conviens; & je sçais tout ce que je vous dois,
Ce qu'ont produit vos soins. Mais, si je l'ignorois,
L'empire entier pourroit, vous en donnant la gloire,
De vos rares bienfaits rappeller la mémoire.
Quel destin cependant, contrariant vos vœux,
Aux guerriers, qui m'aimoient, peut nous rendre odieux?

Quelle fatalité, soulevant les provinces,
Allarmant mes sujets, inquiétant les Princes,
A tout rempli de trouble & de séditions?
Pourquoi de criminels regorgent les prisons?
Pourquoi dans les couvents, asyle nécessaire
Pour ceux, que la pitié soustrait à la colére,
Voit-on plus d'exilés que de religieux?
Pourquoi suis-je venu, Madame, dans ces lieux?
Pourquoi dois-je habiter la triste Buchonie,
Quand je devrois domter la riche Pannonie?
Pourquoi ni vous, ni moi, ne reposons-nous pas
Au milieu d'un château, qu'entourent mes soldats?
Pourquoi proposez-vous, pour détruire un rebelle,
L'assassinat honteux, dont un Prince infidéle
Rougiroit comme moi?... Vous ne repondez rien;
Et vous avez pourtant travaillé pour mon bien.

FASTRADE.

Si je ne réponds rien, jugez de ma surprise,
Quand ce que dit le peuple, un Prince l'autorise.

CHARLE.

Si le peuple l'a dit, croyez qu'il a raison.
Un Royaume n'est pas une triste prison,
Qu'habite la terreur, où régne le silence.
Vous avez entendu les plaintes de la France,
Que je n'entendois pas; & votre amour discret,
Pour ne pas m'affliger, m'en a fait un secret.
Je reconnois encor vos soins infatigables
Dans cette attention. Mes peuples misérables
Ont cru trouver en vous cette tendre pitié
Qui soulage leurs maux, ou s'en met de moitié;
Ce zéle à prévenir la timide indigence;

Universitäts Bibliothek Rostock
http://purl.uni-rostock.de/rosdok/ppn82285144X/phys_0074
DFG

Ce courage à défendre & venger l'innocence;
Cette ſageſſe aimable & ſûre du ſuccès,
Qui calme les eſprits & prévient les excès
De la rebellion; ces vertus, moins brillantes
Que vos rares talents, peut-être plus touchantes,
Que promet votre ſexe, & que vous n'avez pas,
Mon peuple, prévenu par vos divins appas,
Les eſpéra de vous, vous appella ſa mére;
Et moi-même par vous je ne ſuis plus ſon pére.

FASTRADE.

Ces reproches amers, que vous dicte Eginhard,
Ne me ſurprennent pas. Je lis dans ſon regard
Le plaiſir, qu'il reſſent, en voyant ſon éléve
Répéter ſes leçons. Je conſens qu'il achéve
De vous former le cœur, de vous orner l'eſprit
De tout ce que lui-même à l'école il apprit.
Adoptez hardiment ſes principes ſublimes,
Pratiquez déſormais ſes utiles maximes,
Et des Rois, détrônés par le brave Pepin,
Plus foible qu'aucun d'eux, vous prendrez le chemin.

CHARLE.

Je le prendrois, Madame, en ſuivant vos maximes.
Sçachez que leur déclin commença par les crimes.
Suivez-les avec moi dans la nuit du tombeau;
Que l'hiſtoire des Francs vous prête ſon flambeau.
Elle vous montrera comment ils s'attirérent
Les maux & les mépris, dont les Francs accablérent
Ce ſang ſi glorieux, que le ſang de Pepin
N'égalera jamais, quel que ſoit ſon deſtin.

Ces Rois ambitieux, acharnés l'un sur l'autre,
Déchiroient un Royaume aussi grand que le nôtre,
Peut-être plus puissant, plus fertile en héros.
Aux funestes combats succédoient les complots,
A ceux-ci des traités, que suivoit le parjure,
Comme les rédigeoit la subtile imposture.
Le sang François couloit par la main des François;
Et quand la nation les forçoit à la paix,
Contre le tributaire ils commençoient la guerre.
Au défaut de son sang ses pleurs baignoient la terre.
La faveur cependant prodiguoit des bienfaits;
Et ces Rois, comme vous, glorieux, satisfaits,
Quand ils voyoient près d'eux le faste & l'opulence,
Concentroient dans leur Cour le bonheur de la France.
Mais bientôt la faveur, par ses dons inégaux,
Fit naître la fureur entre de grands rivaux.
Pour s'entre-supplanter, quand les Rois balancérent,
Tous à flatter le peuple à l'envi s'empressérent,
Et prodiguant le fruit de leurs concussions,
Contr'eux, contre le Roi, firent des factions.
On vit tous les sujets mendier un asyle
Chez les grands impunis, & d'un zéle servile,
Payer l'impunité, souvent la sureté,
Que ne leur donnoient pas les loix & l'équité;
Et plus souvent encor la triste subsistance,
Que les grands engraissés cédoient à l'indigence.
Autant de protecteurs acquit la nation,
Autant elle eut de chefs; & l'admiration
Se joignant au besoin & naissant des services,
Tout chef de faction devint pour ses complices
Un Héros, un Sauveur, un Maître bienfaisant,
Et ce qu'il leur donnoit, un Prince complaisant

L'avoit payé d'avance, ou, tremblant & timide,
Il l'offroit en tribut au chef le plus avide.
Riche de ce butin, aux ſujets abuſés
Il en offroit l'appas; & les reſſorts uſés
De leur ancien pouvoir ne laiſſoient à nos Princes
Que le droit de livrer leurs plus belles Provinces
A celui, qu'ils aimoient ou redoutoient le plus.
Eux-mêmes s'égarant en des ſoins ſuperflus,
Pour aſſûrer le thrône à leurs fils en bas âge,
Livroient ces foibles Rois, avec leur héritage,
Aux Seigneurs, qui cherchoient dans leur minorité
Le prompt accroiſſement de leur autorité.
Si quelquefois les Rois, las de l'ignominie,
Tentoient de s'affranchir, ſoudain la tyrannie
Devenoit contr'eux ſeuls le cri du ralliement;
Et la paix conſommoit leur aviliſſement.
Ainſi leurs fiers vaſſaux, accumulant les crimes,
Réuſſirent enfin à rendre légitimes
La trahiſon, le meurtre, & les exactions;
Dictérent à leurs Rois la loi des factions,
Et ſoumettant le peuple à cette loi nouvelle,
Le tinrent ſous leur joug, les Rois ſous leur tutéle,
L'etat dans le mépris, & les loix dans l'oubli.
On vit un Roi des Francs détrôné rétabli
Au gré de ſes Tyrans; & dans cette diſgrace
Les pleurs furent pour lui, pour ſes maîtres l'audace.
Ils avoient oublié, dans leur brillante Cour,
Leurs peuples opprimés; les peuples à leur tour
Oubliérent qu'un Prince inutile, inviſible
Languit dans un palais déſert, inacceſſible.
Mes aïeux, de ces Rois devenus les fléaux,
Préparérent aux Francs & des régnes plus beaux,

Et de plus ſages loix. Par un travers étrange,
Suivant ces foibles Rois faut-il que je les venge ?
Faſtrade, dites-moi, lequel de vos amis
Doit être, par vos ſoins, le fléau de mes fils,
Si pourtant ce n'eſt pas une race étrangére,
Qui doit humilier ou les fils ou le pére.
Si je vous en croyois, je verrois de mon tems
Les malheurs, que laiſſa Clovis à ſes enfants.
Au deſpotiſme altier alliant la foibleſſe,
Bientôt j'irriterois ma plus ſaine Nobleſſe,
Celle qui, loin de moi, me reſpecte & me ſert.
Bientôt je la verrois, pour ſe mettre à couvert
De rebuts outrageants, éviter ma préſence,
Faire avec mes vaſſaux une étroite alliance,
Ou les perſécuter, tântôt pour m'affranchir
D'un joug humiliant, tantôt pour me punir
De l'avoir enduré. La terreur de mes armes,
Tant qu'il m'en reſteroit, aux premiéres allarmes
Pourroit ſubſtituer un calme dangereux,
Mais je devrois punir ; ou ſi, plus généreux,
Je pardonnois à tous, ſans éviter la haine,
Dans l'un & l'autre cas je briſerois la chaîne,
Dont la crainte & l'amour forment tous les anneaux.
Devenu mépriſable, après de longs travaux,
Je verrois par degrés tous les propriétaires,
Toujours plus indignés, toujours plus téméraires,
Former d'autres projets, chercher d'autres amis ;
Et quand, pour me tromper, malheureux, mais ſoumis,
Ils viendroient m'accabler de leurs bruyantes plaintes,
Ils communiqueroient leurs deſſeins & leurs craintes
A tous ceux qu'en ſecret ils n'auroient pu gagner.
Leurs ſubtils orateurs feindroient de m'épargner ;

Mais d'un reſpect trompeur les adroites tournures
Rendroient plus dangereux leurs ſolemnels murmures,
Et je riſquerois tout, ſi j'oſois m'indigner
De leurs humbles conſeils. Devrois-je dédaigner
Leurs plaintes & leurs cris, & ſûr de ma fortune
Bannir de mon eſprit une crainte importune ?
Devrois-je m'obſtiner dans le plan merveilleux,
Que n'oſérent former mes timides aïeux ?
Mais quand la nation deviendroit une armée,
Lui pourrois-je oppoſer une Cour allarmée ?
Peut-être trouverois-je entre mes Courtiſans
De foibles défenſeurs, d'avides partiſans,
Dont chacun m'aideroit en tremblant pour lui-même;
Mais dès-lors profanant l'autorité ſuprême,
Devenu factieux, obligé de plier
Sous mes confédérés, je devrois oublier
Que je fus ſouverain, & céderois la place
A qui, pour l'envahir, auroit le plus d'audace,
Quelque fût le parti qui reſteroit vainqueur.
Mais ſi de Chilpéric j'imitois la fureur,
Et vous m'y conviez, j'enſeignerois le crime
Dont moi-même dans peu je ſerois la victime....
Vous pâliſſez, Madame; eſt-ce honte ou terreur,
Ou l'amour allarmé, qui vous ſerre le cœur ?
Apprenez donc encor que tout Roi téméraire,
Que la loi n'arme pas pour un ſaint miniſtére,
Frappant un ſeul ſujet, que protégent les loix,
Menace tout ſon peuple, & le frappe à la fois;
Et qu'égalé dès-lors à quiconque a des armes,
Il compte les inſtants par d'horribles allarmes.
Vous n'avez à rougir que d'un lâche conſeil,
Et déja la terreur trouble votre ſommeil.

FASTRADE.

Elle le trouble moins que l'indigne foibleſſe,
Qui l'emporte en ton cœur ſur ma vive tendreſſe.
Trop long-tems j'ai veillé, lâche, pour ton repos.
Meurs ou vis malheureux, victime des complots:
Sûre de mes amis, je ſçaurai me défendre,
Et, ſans moi, dans l'abyme on te verra deſcendre.

(elle part.)

SCENE III.

CHARLE, EGINHARD.

CHARLE.

Tu vois, cher Eginhard, ce que peut la raiſon
Sur un cœur orgueilleux, & ce qu'en ma maiſon
J'amenai de fureurs en épouſant Faſtrade.
Encor ſi ſon courroux, concentré ſur Hardrade,
Reſpectoit mes amis, ménageoit mon honneur,
Je pourrois l'excuſer en plaignant ſon erreur.
Mais crois-moi, cher ami, je le dis à ma honte,
Elle veut eſſayer ſur le coupable Comte
Un coup, qu'ont précedé mille coups moins affreux,
Mais pour moi, pour l'état encor plus dangereux.
Par ſes ſéductions, par un adroit manége,
Elle-même a formé la foule, qui m'aſſiége.
Mes anciens Palatins par Faſtrade écartés,
Languiſſent dans l'oubli. Mes amis dégoûtés
Déſeſpérent de moi. Cent fois trompant les juges
Eblouis, ou ſéduits par d'adroits ſubterfuges,

Elle a fait violence à mon opinion,
A soustrait le coupable à sa punition,
A perdu l'innocent & flétri la justice.
Ne crois pas cependant que j'aïe été complice
De tous ses attentats. On a du me tromper.
Chaque jour je voyois les flatteurs s'attrouper
Autour du tribunal, où j'admettois la Reine,
Et si la vérité pénétroit avec peine
Cette terrible enceinte, aussitôt sur mes yeux,
Fastrade, s'épuisant en détours captieux,
Jettoit un voile épais, & m'en ôtoit la vuë.
Mon hommage pourtant, quand je l'ai reconnuë,
Consoloit chaque fois la triste vérité,
Confondoit les menteurs, & vengeoit l'équité.
Mais quand seul, sans secours, sans conseils & sans guide,
Je cherchois en tremblant la vérité timide,
Crois-tu qu'à mes regards incertains & confus
Elle se soit montrée ? Ah, je n'en doute plus,
Chaque jour de ma vie est marqué par un crime
Depuis ce jour terrible, où, honteuse victime
D'un amour malheureux, je dévouai mon cœur
A l'erreur, au caprice, au poison séducteur
Que distillent ces jeux trop puissants sur mon ame.

EGINHARD.

Je respecte, Seigneur, la légitime flamme
Dont vous brûlez pour elle. Heureux qui peut aimer
Dans les bras de l'hymen ? Que ne puis-je estimer,
Autant que je l'honore, une Reine charmante,
Du plus aimé des Rois & l'épouse & l'amante!
Mais je dois....

Universitäts Bibliothek Rostock
http://purl.uni-rostock.de/rosdok/ppn82285144X/phys_0081
DFG

CHARLE.

M'arracher un généreux effort.
Il eſt fait, Eginhard, & j'approche du port.
Sois tranquile & vas prendre un repos néceſſaire
A qui fait pour le mien, ce que je devrois faire.
Je me retire. Adieu. Songe à te repoſer.

SCENE IV.

EGINHARD (*ſeul.*)

Burchard viendra bientôt, je dois le diſpoſer
Aux efforts de vertu, que s'en promet Bertrade.
Puiſſe-t-il, par nos ſoins, devenir pour Hardrade
Un ami ſecourable, un gendre généreux ...
Mais quand il le ſeroit, Hardrade furieux
Attendra-t-il l'effet de nos lentes meſures?
Et quand il tarderoit à venger ſes injures,
Sa fille fugitive, un gendre rejetté
Pourront ils mettre obſtacle à ſa témérité?
Que de divers écueils! combien de précipices!
Et quels foibles moyens! ſans parler des caprices
D'une Princeſſe altiére, à qui dans ce haut rang
Rien ne plait que les pleurs, le butin, & le ſang.
Mais ce n'eſt qu'en ſuivant cette route incertaine,
Que je puis eſpérer de confondre la haine,
L'ambition, l'envie, & les complots ſecrets,
Qui rempliſſent la Cour de vœux & de projets.
Suivons-la, quels qu'en ſoient les dangers & l'iſſue.
Mon ame en ſon eſpoir fut ſi ſouvent déçue ....

Universitäts Bibliothek Rostock
http://purl.uni-rostock.de/rosdok/ppn82285144X/phys_0082
DFG

SCENE V.

EGINHARD, BURCHARD.

BURCHARD.

Qu'exigez-vous de moi, généreux Chancelier ?
Dois-je vous ſecourir ? Dois-je vous conſeiller ?
Si l'un dépend de moi, comptez ſur tout mon zéle.
Mais de nos Sénateurs l'oracle & le modéle
Auroit tort de chercher un ſalutaire avis
Chez un ſoldat François, qui, de la guerre épris,
En fit tout ſon plaiſir & ſon unique étude.

EGINHARD.

Avec beaucoup de ſens & la longue habitude
De traiter au Conſeil les plus grands intérêts,
Votre avis, dégagé d'inutiles apprêts,
Vaut celui d'un Lettré, s'il ne vaut davantage.
Vous naquîtes, Seigneur, prudent, intégre & ſage,
Et des vices honteux préſervant votre cœur,
Le ciel vous départit la brillante valeur,
Et toutes les vertus, qui la rendent plus belle.
Vous ſçavez quel défi vous a fait le rebelle,
Quel crime il vous impute, & comment il prétend
Que ſoit rendu l'Arrêt, qu'il dicte & qu'il attend.
Ce n'eſt plus un prétexte, il eſt vrai que ſa fille,
Souſtraite à ſes parents, laiſſe en pleurs ſa famille.

BURCHARD.

Ciel, qu'entends-je ! Un brigand eſt maître de ſon ſort
Elle a connu le crime, ou la plus triſte mort

A ſauvé ſa vertu ! Malheureuſe Bertrade !
Plus malheureux Burchard ! Ah trop cruel Hardrade !
Elle eſt morte ! . . . ou ne vit que pour un ſcélérat !
Un lâche la poſſéde, & je le ſouffre, ingrat !
Non quelque ſoit le lieu, dans quel coin de la terre
Qu'elle verſe des pleurs, j'y porterai la guerre.
Je périrai pour elle avec tous mes vaſſaux ;
Je couvrirai la mer d'innombrables vaiſſeaux ;
Je m'enſévelirai dans les profonds abymes,
Ou je m'élancerai ſur les plus hautes cimes.
Quelque part que tu ſois, cher objet de mes vœux,
Qui ſoient tes raviſſeurs, des hommes, ou des Dieux,
Je te ſuivrai par-tout. Je vaincrai les perfides.
Bertrade eſt enlevée ! & ſes regards timides
M'ont cherché vainement !

EGINHARD.

Seigneur, écoutez-moi.

BURCHARD.

Que pouvez-vous me dire ? Elle reçut ma foi :
Bertrade étoit ma femme en dépit de ſon pére.
L'amour a-t-il beſoin d'un autre miniſtére,
Quand il eſt réciproque ? Elle m'aimoit, ami !
Bertrade eſt au pouvoir d'un indigne ennemi.
Hardrade, devois-tu me refuſer pour gendre ?
Cherchois-tu pour ta fille un amant, ou plus tendre,
Ou qui plus la charmât ? Biens vils & déteſtés,
Faſtrade, & vous, mon Roi, c'eſt vous qui me l'ôtez.

Eh, que n'ai-je donné ce que j'ai de fortune,
Charge, bienfaits, honneurs, & la foule importune
D'inutiles vaſſaux!

EGINHARD.

Calmez-vous, eſpérez...
Votre malheur n'eſt pas...

BURCHARD.

Vous me déſeſpérez!
En eſt-il un plus grand? Adorable Bertrade,
Tu n'adouciras point l'infortune d'Hardrade!
Je ne te verrai plus!...

SCENE VI.

EGINHARD, BURCHARD.

BERTRADE *(entre précipitamment ſuivie d'Adalbert.)*

EGINHARD.

Seigneur, vous la voyez.

BERTRADE *(ſe jettant aux piés de Burchard.)*

Oui, Seigneur, vous voyez votre épouſe à vos piés,
Bertrade, qui vous aime, & pourtant vous redoute.

BURCHARD.

Bertrade! eſt-ce elle? quoi....

BERTRADE.

Je le vois trop, ce doute

Condamne mon audace. Ah, Burchard, pardonnez
A deux amours sacrés ... l'un que vous me donnez,
L'autre que la nature ...

BURCHARD *(se jettant un genou en terre.)*

Oui c'est vous que j'adore,
Je dois seul à vos piés ...

BERTRADE.

Aimeriez-vous encore
La fille d'un proscrit & de votre ennemi ?
Elle-même bannie ...

BURCHARD.

Hardrade est mon ami ;
Il est toujours mon pére, & vous-même, bannie!
Quand au plus tendre époux vous êtes réunie,
Est-ce un exil pour vous ?

BERTRADE.

C'en fut un bien-affreux,
Quand je dus vous quitter, le fut-il pour tous deux?

BURCHARD.

Levez-vous, cher épouse, & comptez sur la flamme
Dont toutes vos vertus ont embrasé mon ame
Plus encor que vos yeux. Il n'est point de serment
Qui n'affoiblît ma foi. Mon plus cruel tourment
Fut de ne vous plus voir. A la crainte insensible,
Vous perdre me parut un malheur impossible ;
Ou mon cœur, que déja la premiére douleur
Rempliſſoit tout entier, pour ce cruel malheur
N'eut plus de sentiment. Avez-vous pu le croire?

BER-

BERTRADE.

Je le devois, Burchard, ſi le ſoin de ma gloire
N'eût cédé dans mon cœur au ſoin bien plus preſſant
De revoir un époux....

BURCHARD.

Quel motif plus puiſſant
Auroit pu balancer dans le cœur de Bertrade?...

BERTRADE.

D'être digne de vous, & de ſauver Hardrade.
Ces motifs réunis (eſt-ce pour mon malheur!)
M'ont fait perdre le ſoin, cher pourtant à mon cœur,
De reſpecter les loix.

BURCHARD.

Quelle loi ſi cruelle
A votre époux, à moi, dut vous rendre infidelle?

BERTRADE.

Il n'eſt point, ou s'il eſt une barbare loi,
Qui m'ait fait un devoir de manquer à ma foi,
Je l'aurois violée en dépit de mon pére.
Et pouvois-je offenſer une tête plus chére?
Mais, Burchard, ai-je dû braver ſes volontés,
Quand il me retenoit dans ces lieux écartés,
Où pendant près d'un mois j'ai demeuré captive,
Et lorſqu'il me maudit rebelle & fugitive,
Lorſqu'avec ce vieillard, ſeule & ſous un faux nom,
J'ai couru, j'ai volé de canton en canton,
J'ai vaincu ma pudeur, quel plus affreux ſupplice
Pour la fille d'Hardrade! Hélas, qu'il m'en puniſſe!

Mais Burchard voudra-t-il... Ah, pardonnez-le-moi.
Votre amour & le mien étoient ma ſeule loi.
Si Bertrade a manqué, vous avez fait ſon crime;
Et cet amour du-moins lui parut légitime.

BURCHARD.

Ah, que m'apprenez-vous! Bertrade fut captive:
Et l'amour la rendit errante & fugitive!
Raſſûrez-vous, mon cœur accompagnoit vos pas.
L'amour vous dévançoit & cachoit vos appas.
Il me les réſervoit. O fille courageuſe!
Que ne vous dois-je pas! Plus fiére & plus heureuſe,
Vous ne m'auriez montré que d'humaines vertus.
Je dois à nos revers, à nos vœux combattus
Le bonheur de ſçavoir tout ce que vaut Bertrade.
Je te le dois auſſi, dangereuſe Faſtrade.
Mais quel eſt ce vieillard?

BERTRADE.

C'eſt celui qui me ſert,
Par ordre de mon pére; il s'appelle Adalbert.
Il devoit me garder, quand à votre pourſuite
On voulut me ſouſtraire, il approuva ma fuite.

BURCHARD.

Ainſi de votre pére il a l'autorité.
Votre pére en ce cas ne vous a point quitté.
Approchez, Adalbert: de vos mains vénérables
Que je reçoive ici, ſous les noms reſpectables
Et de pére & de gendre...

BERTRADE.

Ah, Seigneur, arrêtez!

Universitäts Bibliothek Rostock
http://purl.uni-rostock.de/rosdok/ppn82285144X/phys_0088
DFG

Ces noms, par Eginhard, vous seroient contestés,
Par moi, par Adalbert, tant qu'un grand sacrifice
N'en seroit pas le prix.

BURCHARD.

Quelle est votre injustice!
Vous voulez que j'achéte un bien qui m'appartient.

BERTRADE.

L'amour vous le promet, si la vertu l'obtient.

BURCHARD.

Expliquez-vous.

EGINHARD.

Seigneur, je me joins à Bertrade,
Et j'exige de vous qu'au malheureux Hardrade
Vous pardonniez ses torts.

BURCHARD.

Ils sont tous pardonnés.

EGINHARD.

Votre parole est sainte, & vous me la donnez.

BURCHARD.

Elle est dans ces beaux yeux, qu'ouvrit pour moi son pére.
Puissé-je lui donner un avenir prospére!

EGINHARD.

J'exige encor de vous que vous me promettiez

De renoncer aux biens, dont seul vous héritiez,
Si Fastrade eût jugé cette odieuse cause.

BURCHARD.

J'y renonce : est-ce tout ? inventez une clause
plus facheuse & plus dure (en sauvant mon honneur)
Si vous avez voulu me vendre mon bonheur :
Dès long-tems en mon cœur j'ai fait ce sacrifice ;
Dès long-tems j'ai blâmé l'odieuse injustice,
Que préparois Fastrade. Elle l'eût faite envain.
Je n'eusse point souffert qu'un funeste levain
Corrompant ma fortune, eût hâté sa ruine.
Que Burchard soit puni, si jamais il machine
L'infortune d'autrui, pour enrichir les siens!
Hardrade dépouillé conservoit tous ses biens.

EGINHARD.

Ah, généreux Burchard!

BERTRADE.

Que mon pére est coupable,
Quand il hait ce Héros!

ADALBERT.

Quel autre fut capable
D'une action si belle! O mes concitoyens!
Que vous connoissez peu vos maîtres & les miens!
De ces douces vertus vous n'avez pas l'idée.
Par la férocité votre valeur guidée
Ne sçait que se venger, massacrer, envahir,
Si vous pouvez aimer, vous sçavez mieux haïr.
Toute prétention est pour vous légitime :

Soit erreur, soit dessein, tout affront est un crime,
Et doit être lavé dans les pleurs & le sang.
Combien plus de vertus contient l'ame d'un Franc!

BURCHARD.

Ami, j'en aurois peu, si goûtant ta louange,
Je croyois avoir fait une action étrange.

BERTRADE.

Je ne puis admirer un cœur qui m'appartient,
L'amour promit le mien, & la vertu l'obtient.
Acceptez, cher Burchard, la foible récompense
Que je peux vous offrir, je la païai d'avance.
Mais n'ayant rien de plus, je me donne deux fois.
Quand je reçus vos vœux, j'obéissois aux loix,
Je cesse d'obéir, & c'est moi qui me donne.

BURCHARD.

Cher objet de mes vœux, dont la grandeur m'étonne,
Puisque vous vous donnez à votre heureux amant,

(il prend la main de Bertrade, & se jette à ses pieds.)

Souffrez que cette main accepte le serment
Que je fais à vos pieds . . . Mais est-il nécessaire
Pour attester l'amour, qui n'est pas volontaire,
Qui n'est que mon cœur même, & qui ne peut finir,
Si le ciel tout-puissant ne peut me désunir
Et prolonger ma vie, en m'arrachant mon ame?
Celui que me prescrit la justice . . . & ma flamme,
Acceptez-le, Bertrade, il est digne de vous.
Je jure de parer, d'écarter tous les coups,
Dont sera menacé votre malheureux pére,

S'il veut vivre soumis, s'il veut, & je l'espére,
Pardonner à sa fille, à son gendre, à son Roi,
Si, libre, avec ses biens, il veut garder sa foi.

BERTRADE.

Mais si pour mon malheur Hardrade est infidéle,
Pourrez-vous le sauver, ou mourra-t-il rebelle?

BURCHARD.

J'excepte le combat, où l'aveugle hazard
Peut le perdre, & tromper tous les soins de Burchard.
Mais si le fer l'épargne, où régne le carnage,
Il vivra. Je ne puis promettre davantage.

BERTRADE.

C'est assez pour Burchard, & c'est bien peu pour moi.
Mais il est malheureux, & vous n'êtes pas Roi.
Levez-vous, cher époux... n'abaissez plus ce titre.
Vous êtes désormais de mon destin l'arbitre.

EGINHARD.

Puisse le juste ciel combler tous vos desirs!
Que dans votre bonheur je trouve de plaisirs!
Il semble présager le retour favorable
Du tems où la justice, où la loi secourable
Affermissoient l'Empire. Achevez, cher Burchard,
Et dans tous vos projets comptez sur Eginhard:
Pourroient-ils ne pas tendre au bonheur de l'Empire,
Quand la seule vertu vous guide & vous inspire!
Tout est tranquile ici: l'orage est encor loin.
Nous pourrons à demain en remettre le soin.
Puisse la douce paix nous ramener l'aurore!

Universitäts Bibliothek Rostock
http://purl.uni-rostock.de/rosdok/ppn82285144X/phys_0092
DFG

Sous ta garde, Adalbert, Bertrade reste encore.
Retirez-vous, Seigneur.

BURCHARD.

Ah! Souffrez qu'un moment
J'entretienne Bertrade en son appartement.
Adalbert y sera.

EGINHARD.

Ce plaisir légitime,
Puis-je le refuser à l'ami, que j'estime?

BERTRADE.

Comptez aussi sur moi, cher & sage Eginhard.
Adalbert, suivez-nous. Je conduirai Burchard.

SCENE VII.

EGINHARD (*seul.*)

Couple trop fortuné! si le ciel me seconde!...
Mais dans ces lieux peu sûrs je dois faire ma ronde,
Avant de me livrer aux douceurs du sommeil.
Quel nouveau soin encor m'attend à mon réveil!

fin du troisieme acte.

ACTE IV.

SCENE I.

MEGINHARD.

(arrive sur le théâtre avec des chaînes aux mains, & conduit par des Gardes.)

DES GARDES.

MEGINHARD.

Tremblez, lâches François, que menace la foudre!
Ces chaînes avec vous vont se réduire en poudre.
Quel ordre suivez-vous ? Le Notaire Eginhard
Peut-il vous commander ? vous apprendrez trop tard
Quel est le droit des gens : celui d'une alliance
Que resserre le sang, le droit de l'innocence ....
Tout vous fait un devoir de briser ces liens:
Brisez-les, chers amis ; ce bien, si je l'obtiens,
Sera pour vous un titre aux bontés de mon maître,
Qui par mille bienfaits sçaura le reconnoître.
Je sortirai soudain, pour calmer vos esprits,
De ces lieux inconnus, où la nuit m'a surpris.

(il veut sortir, les Gardes se mettent en plus grand nombre sur son passage.

Quel est ici le chef, qui veut dessus sa tête,
En vous donnant cet ordre, attirer la tempête?

Qu'il se montre, ou plutôt qu'il reste confondu
Avec ce bataillon, qu'un seul crime a perdu.
Aucun n'échappera: par le même supplice
J'obtiendrai de vous tous une égale justice.

(à part en s'éloignant des Gardes.)

Funeste contretems! à ma garde échappé,
Je sentois s'augmenter l'espoir qui m'a trompé . . .
Hardrade, qui m'attend, s'il ne voit point paroître
Le signal concerté . . . me prennant pour un traître,
Ou croyant découverts mes projets & les siens,
Soudain fera retraite avec ses Thuringiens . . .
Il y faut renoncer . . . par un vaste incendie
Je n'échaufferai point la Thuringe enhardie.
Mais, au premier signal, Hardrade furieux
Engagera peut-être un combat hazardeux . . .

(se tournant vers les Gardes.)

Essayons . . . Mes amis, j'ai là-haut un complice,
A mon salut enfin j'en fais le sacrifice.
Dans la plus haute tour, au faîte du château
Il m'attend, & j'ai dû lui porter un flambeau.
Si vous appréhendez qu'il ne se précipite,
Ou que vous prévenant, il ne prenne la fuite,
Qu'un de vous vous dévance & porte ce fanal.
Il ne doutera pas, en voyant ce signal,
Que pour le lui donner, je ne monte moi-même.

(plusieurs Gardes, après que l'un d'eux a pris un flambeau que Méginhard avoit laissé tomber, sortent avec précipitation. Méginhard s'éloignant des autres.)

Ils courent à leur perte. O l'heureux stratagéme!
Ce succès imprévu me rend tout mon espoir.

Je ravis aux François leur funeſte pouvoir.
Charle, Eginhard, Faſtrade, & des François l'élite,
Vont tomber ſous mes coups : le reſte par la fuite
Peut regagner le Rhin pour ne plus le paſſer.

SCENE II.

MEGINHARD ET LES GARDES, CHARLE, EGINHARD.

CHARLE.

Ecoutez, Méginhard : je pourrois m'offenſer
D'un procédé hardi, s'il n'eſt pas puniſſable.
Sur-tout n'avouez pas que vous ſoyez coupable:
Je devrois vous punir. Le Duc eſt mon vaſſal;
Vous êtes mon ſujet. Mais fût-il mon égal,
Pour un conſpirateur il n'eſt point de franchiſe.

UN GARDE.

Seigneur, il n'eſt plus tems que Méginhard déguiſe
Des ſentimens connus, & qu'il vient d'avouer.

CHARLE.

En d'autres tems, ami, je pourrois te louer
Du zéle qui t'anime.

UN AUTRE GARDE.

Eh, Seigneur, un complice
De Méginhard là-haut....

Universitäts Bibliothek Rostock
http://purl.uni-rostock.de/rosdok/ppn82285144X/phys_0096
DFG

MEGINHARD.

C'étoit un artifice,
Que j'employois, Seigneur, pour m'en débarraſſer.
J'avois compté les voir à l'envi s'empreſſer
Pour ſaiſir ce complice, & rompant cette chaîne,
Epargner à mon Roi le reproche & la haîne
Qu'attirera ſur lui, . . .

(d'autres Gardes arrivent.)

UN DE CES GARDES.

Nous n'avons rien trouvé.

MEGINHARD.

Mon forfait, Eginhard, eſt-il ſi bien prouvé ? . .

EGINHARD.

J'ai rempli mon devoir. Le Roi peut faire grace.

CHARLE.

Je la fais, & veux bien oublier ſon audace.

MEGINHARD.

A ces conditions je préfére un affront,
Que ſur vous, ſur les Francs, tous les Rois venge-
ront,
S'il eſt encor des Rois qui méritent ce titre.
Et ſi de l'univers vous n'êtes pas l'arbitre.
Qu'on puniſſe Eginhard, ou que dans la priſon
Il attende l'arrêt, qui rendra Taſſilon.

CHARLE.

Je ne punirai pas un ſerviteur fidélle
Pour me concilier la faveur d'un rebelle.

Universitäts Bibliothek Rostock
http://purl.uni-rostock.de/rosdok/ppn82285144X/phys_0097
DFG

C'eſt aſſez : qu'on l'emméne & le garde de près,
Puisque vous le voulez, vous tiendrez les arrêts
Juſqu'à ce que je ſçache à quoi veut ſe réſoudre
Ce Duc par qui ſon Roi devroit ſe faire abſoudre.

MEGINHARD.

Il manquoit ce forfait à vos autres forfaits.
Le neveu de Martel païe ainſi les bienfaits,
Dont jadis le combla la puiſſante Baviére.
Ah, ſi Théodoric eût connu le grand pére,
S'il eût ſçu que de lui ſortiroient des Tyrans,
Il auroit étouffé le pére & les enfants.
Marchez, ſoldats : je ſuis: ces chaînes ſont ma gloire.

(il part)

SCÈNE III.

CHARLE, EGINHARD, UNE PARTIE DES GARDES.

EGINHARD.

On diroit que le Ciel lui promet la victoire.

CHARLE.

Je ſoupçonne un complot, dont il attend l'effet.
Depuis qu'il eſt ici, qu'a-t-il dit ? qu'a-t-il fait ?
Camarades, parlez.
Un Garde (dans un tranſport de rage.)
Il a maudit l'auteur d'un criminel outrage.
Puis diſant qu'en ces lieux il s'étoit égaré,

Il s'eſt plaint d'un malheur, qu'il s'étoit attiré.
Enſuite s'abaiſſant juſqu'à l'humble priére,
Pour nous perſuader, il a dit qu'en Baviére
On ſçauroit reconnoître un ſervice important;
Et, comme on ſe taiſoit, de nouveau s'emportant
Il nous a menacés. Faiſons ce ſacrifice,
A-t-il dit à la fin: j'ai là haut un complice.
Vous pourrez le trouver au faîte du château;
Mais, pour être plus ſûrs, portez-y mon flambeau,
A ce ſigne il croira que j'y monte à ſa ſuite,
Et, comptant de me voir, ne prendra pas la fuite.
Nous l'avons fait, Seigneur, mais ſans aucun ſuccès.

CHARLE.

Comment dans cette tour s'eſt-il frayé l'accès?
Quel deſſein l'a conduit dans ces lieux à cette heure?
Et comment a-t-il pu ſortir de ſa demeure?
Pourquoi l'a-t-il voulu contre mon ordre exprès?
Quelqu'ennemi ſecret nous menace de près,
Et ce flambeau dut être un ſignal pour l'attaque.
Pour le combat ſans doute il gardoit ſa caſaque,
Le traître! il a voulu prévenir mon réveil.
Il a cru que, livrés au plus profond ſommeil,
Par le fer ou la flamme, il pourroit nous détruire,
Et frayer à ſon Maître un chemin à l'Empire.
Non, je n'en doute plus. Qu'on appélle Burchard,
Et tous mes Palatins: & toi, cher Eginhard,
Veille ſur ce château, qu'à tes ſoins je confie.
A tes ſoins, cher ami, je confierois ma vie.

EGINHARD.

J'avertirai Burchard, ſon quartier n'eſt pas loin,
Et le péril trop grand pour négliger un ſoin,

Duquel tout peut dépendre. Averti de l'orage,
Qu'il ne prévoïeroit pas, ſur un ſimple meſſage,
Il donnera plutôt ſes ordres aux Soldats.

CHARLE.

Va donc, cher Eginhard; mais ne t'arrête pas.

SCENE IV.

CHARLE *(ſur le devant du théâtre.)*

GARDES *(dans le fond.)*

CHARLE.

Charle craint un ſujet, & tremble pour ſa vie
Au milieu de ſon camp. Ah! me l'eût on ravie,
Quand, cher à tout l'Empire, adoré des François,
Je voyois tous les cœurs s'animer à ma voix;
Quand à tous mes vaſſaux je confiois la garde
De mes enfants, la mienne, & celle d'Hildegarde.
Princeſſe toujours chére, & qui l'eſt encor plus,
Depuis que, s'arrachant aux regrêts ſuperflus,
Cette ame ſe flatta d'en noyer la mémoire
Dans l'abyme du tems, où s'élance la gloire,
Dans des amours nouveaux, & dans le vain fracas
De plaiſirs faſtueux, que je ne goûte pas.
Vois, chére épouſe, vois ton mari déplorable
En proie au repentir, au ſoupçon, qui l'accable,
A la rebellion, à la haine, au mépris,
A ces malheurs nouveaux, dont ſon cœur eſt ſurpris,

Et qu'il ne connut pas, quand sa chére Hildegarde
Contre ces maux cuisants étoit sa sauve-garde,
Veilloit autour de lui, pour bannir la terreur,
L'injustice, le crime, & défendoit son cœur
De l'appas séducteur, qu'offre la tyrannie,
Et du piége caché, que tend la calomnie.
Ton cœur serein & pur, comme l'est ta vertu,
Fit triompher le mien de l'orgueil abattu;
Le rendit juste & grand, comme l'étoit ton ame:
Avec toi ma vertu s'allumoit à ma flamme.
Ai-je donc oublié tout ce que tu m'appris,
Lorsque tous mes sujets furent mes favoris,
Lorsque la vérité, pour terrasser le vice,
Et pour me subjuguer, fut ta seule complice.
Quand tu mourus, hélas! tout mourut avec toi,
Hors le vice, qui régne à ta place ... & sur moi.
Il m'a d'abord séduit; maintenant il m'assiége,
Il m'attaque, il me perd, si le ciel ne protége
Ton malheureux époux, pour qui tu fais des vœux.

(se tournant vers ses Gardes.) *(après s'être retourné.)*

Qu'on appélle la Reine. En des tems plus heureux
Son cœur fier & léger corrompit ma fortune:
Elle doit partager la frayeur importune
Dont s'étonne le mien. Oui, la pâle terreur
Doit peindre sur mon front ce que j'ai dans le cœur,
La crainte, & les soucis. Je serois plus tranquile
Si tous les maux, d'où naît la discorde civile,
N'étoient pas mon ouvrage, ou l'ouvrage des miens.
Je verrai donc couler le sang des citoyens;
Je verrai nos fureurs venger la Lombardie,
Peut-être redonner à la Saxe enhardie

Sa liberté, ſes dieux, où l'eſpoir dangereux,
D'où renaîtront la guerre & ſes malheurs affreux.

SCÈNE V.

CHARLE, FASTRADE, BERTE, GARDES.

FASTRADE.

A vos ordres, Seigneur, vous me voyez docile.
Puis-je vous ſoulager par quelqu'avis utile?

CHARLE.

Vous pourrez contempler un orage nouveau.
Peut-être votre époux va deſcendre au tombeau.
Moins coupable que vous, puiſqu'il vous a ſuivie,
Dans le combat du-moins il laiſſera la vie.
Il vous laiſſe la honte & l'horreur des tourments.
Préparez-vous au coup, qui peut à tous moments
Commencer vos malheurs, & finir mon ſupplice.

FASTRADE.

Quels ſont de ce péril ou la preuve, ou l'indice?

CHARLE.

Il me paroît certain, & j'en connois l'auteur.
C'eſt le fier Thuringien, que par trop de hauteur,
Et des vexations plus cruelles encore
Vous avez excédé. Peut-être avant l'aurore
Vous rendra-t-il les maux, dont il fut accablé.

FA-

FASTRADE.

Hardrade! quoi . . . pourroit . . . auroit-il raſſemblé
La Saxe & la Thuringe . . . à quel éxcès de rage....
Si vous m'en euſſiez cru, je diſſipois l'orage.

CHARLE.

Pour nous en préparer cent autres plus facheux.
Faſtrade, rougiſſez qu'il ſoit plus généreux
Et plus humain que vous, ce Thuringien perfide,
Qui préfere la force à l'obſcur parricide.

SCENE VI.

CHARLE, FASTRADE, BERTE, EGINHARD, GARDES.

EGINHARD.

Burchard eſt dans le camp & raſſemble ſans bruit
Avec ordre & viteſſe, autant que dans la nuit
On en peut eſpérer, vos troupes diſperſées.
A tous les débouchés des gardes ſont placées,
Et bientôt il pourra ſe rendre auprès de vous.
De s'entre-dévancer vos Palatins jaloux
S'arment en diligence.

FASTRADE.

Et les miens?

EGINHARD.

Ils attendent

Les ordres de leur Reine, & ceux qui les commandent,
Ennemis de Burchard, méconnoiſſent ſa voix.

CHARLE.

Leur avez-vous dicté ces ridicules loix ?

FASTRADE.

Ah, Seigneur, pardonnez. Les perfides! les traîtres!

CHARLE.

Ainſi les miens devoient obéir à deux Maîtres,
Les vôtres à vous ſeule.

FASTRADE.

Oublions le paſſé.
Avec trop de raiſon je vous vois courroucé;
Mais pour un autre temps réſervez vos reproches.
Du plus affreux péril mon cœur ſent les approches.
A l'effroi le plus grand mes ſens abandonnés
Ne me permettent pas,..Ah! Seigneur, ordonnez.
Toi, Berte, écoute & cours.

CHARLE.

Que les gens de la Reine
Se portent dans le' bois, qui termine la plaine,
Le long de la riviére.

(Berte & un Garde ſortent.)

SCENE VII.

CHARLE, FASTRADE, EGINHARD, GARDES.

FASTRADE.

Ah, puisque vous troublez
Le repos du soldat, sans doute vous tremblez;
Et la peur me saisit, quand je vois vos allarmes.
Mais ce vil Chambellan....

CHARLE.

Je vais prendre mes armes,
Tandis que mon Burchard....

FASTRADE.

Je vous les donnerai:
C'est mon droit: & jamais je n'y renoncerai.
Vos périls sont les miens. En rangeant votre armure,
Je fais ce que je peux. Eh, pourquoi la nature!...

CHRLE.

J'y consens. Mais songez, lorsque sera passé
Le péril inconnu, dont je suis menacé,
Que, qui craint les dangers, & qui redoute un traître,
Devroit en préserver son époux & son Maître,
Et non pas lui créer des ennemis nombreux.

FASTRADE.

Ah, devois-je penser qu'il fût si dangereux,
Ce Comte Thuringien, que j'ai vu si timide!

(Charle & Fastrade partent suivis des Gardes.)

SCENE VIII.

EGINHARD *(seul.)*

Qui l'écrasa, soumis, en a fait un perfide,
Et son crime est celui de ses persécuteurs.

SCENE IX.

EGINHARD, UN GARDE *(arrive essoufflé.)*

LE GARDE.

On entend un bruit sourd du côté des hauteurs
Qui bordent la Fulda.

EGINHARD.

Le brave Connétable
En est-il averti?

LE GARDE.

Son cœur inébranlable
Semble se faire un jeu de ce pressant danger.
Il parle de sang froid, & lui seul veut ranger
Tous les corps, qu'il rassemble. En tous lieux on le trouve.
Du pont il vole au camp, il corrige, il approuve,
Comme si d'une fête on faisoit les apprêts.
Déja pour le combat deux Escadrons sont prêts.

EGINHARD.

C'eſt aſſez: vas, ami, le dire chez la Reine
Ajoute que le Roi peut s'épargner la peine.
De prendre ſa cuiraſſe.

(le garde part.)

SCENE X.

EGINHARD *(ſeul.)*

Hardrade eſt prévenu.
Il aura vu trop tard le ſignal convenu;
Ou quelqu'autre accident, rallentiſſant ſa courſe,
Nous a laiſſé du tems l'importante reſſource.

SCENE XI.

EGINHARD, BURCHARD.

EGINHARD.

Ami, tout eſt donc prêt, puiſque je te revois.

BURCHARD.

Le pont eſt bien gardé. J'ai fait fouiller les bois,
Et tous nos ennemis ſont au-delà du fleuve.
Veuille le ciel jamais ne mettre à d'autre épreuve
Mon zéle & ta ſageſſe.

EGINHARD.

Ami dans ce danger,
Que nous connoiſſons mal, rien n'eſt à négliger.
La nuit a ſes erreurs, & rend tout effroyable.
Ce n'eſt pas que je veuille apprendre au Connétable
Un art, qu'il ſçait à fonds, & beaucoup mieux que moi :
Mais ſi vous m'en croyez, vous attendrez le Roi.
Il va ſe rendre ici.

BURCHARD.

C'étoit bien ma penſée.

SCENE XII.

EGINHARD, BURCHARD, BERTRADE, ADALBERT.

BERTRADE.

Au comble de l'horreur vous m'avez délaiſſée,
Cher Burchard! Eſt-ce fait de mon pére & de moi?
Sans doute il eſt l'auteur de ce terrible effroi,
Qui remplit le château. J'ai tâché de vous ſuivre:
Mais la crainte, & l'amour, dont mon cœur étoit ivre,
Ont égaré mes pas, ont affoibli mes pieds.
Je vous revois. Mes maux ſeroient tous oubliés,
Si je ſçavois par vous que le crime d'Hardrade
Eſt encore incertain, ou qu'à votre Bertrade
Vous avez conſervé ce pére malheureux.

Universitäts Bibliothek Rostock
http://purl.uni-rostock.de/rosdok/ppn82285144X/phys_0108
DFG

BURCHARD.

Le ciel, dans un moment, peut exaucer vos vœux,
Ou confondre les miens. Mais retournez, de grace.
Un seul de vos regards me trouble & me terrasse.

BERTRADE.

Que dis-tu, cher époux? Un seul de mes regards
Peut te déconcerter? Affronte les hazards
Qu'affronte aussi mon pére, & couvre-toi de gloire.
Tu me dois tes lauriers, & tu dois la victoire
A ton Seigneur, au mien. As-tu pu concevoir
Que Bertrade voulût affoiblir ton devoir,
Ou t'y faire manquer? Si mon malheureux pére
Périt dans le combat, à ma douleur amére
Tu permettras des pleurs: mais ne crains de ma part
Que ce qu'éprouvera le sensible Eginhard,
Ce que pour un proscrit tu sentiras toi-même,
Les regrets, que l'on donne au coupable, qu'on aime,
Et les plaintes, qu'arrache un triste souvenir.
Au milieu des combats il est beau de mourir.
C'est la plus noble fin des miséres humaines,
Et la plus douce mort. Des épouses Germaines,
Des méres, des parents tel est le sentiment.
Mais épargne à mon pére un odieux tourment.
Epargne-lui l'horreur d'un outrageant supplice,
Et sauve, s'il se peut, Eginon, son complice,
Mais le fidéle ami de toute ma maison,
Dont le cœur abhorra la noire trahison,
Tant qu'il ne m'aima pas ou fut sans espérance.
Epargne-lui, Burchard, la seconde vengeance,

Dont tu peux l'accabler. Mais que mes intérêts,
(Ils sont les tiens, Burchard) n'enchaînent point
les traits;
Qu'ils laissent à ton bras sa valeur ordinaire,
Qu'ils laissent à ton cœur le sang-froid nécessaire.
C'est tout ce qu'a voulu te dire en ce moment
Celle qui ne connoît, ne voit que son amant.

BURCHARD.

Tes ordres, si je puis, vertueuse Bertrade,
Seront exécutés. L'infortune d'Hardrade
Finira, s'il succombe, avec sa fierté.
Eginon, puisqu'il t'aime, a trop bien mérité
Le pardon d'une faute, où cet amour l'engage.
Sans doute il l'obtiendra, si son mâle courage
Ne me dérobe pas l'honneur de le sauver.
Le Prince est trop clément pour ne pas approuver
Tous les engagements, que m'impose Bertrade.

EGINHARD.

J'entends venir le Roi. Craignez qu'ici Fastrade
Ne vous trouve avec nous. Fuyez.

SCENE XIII.

EGINHARD, BURCHARD, BERTRADE.

(fuyant avec Adalbert.)

CHARLE *(qui arrive avec précipitation.)*

DES GARDES.

CHARLE.

Brave Burchard ....
Mais que vois je! Arrêtez, Soldats. Cher Eginhard,
Qu'eſt ceci? Dans ce lieu, ce tems, une étrangére!
Hermantrade, que ſuit ſon époux ou ſon pére!
Ne crains point un ſoupçon indigne de ta foi:
Mais tu ne devois pas t'en cacher avec moi.
C'eſt ſans doute Adalbert, ce ſerviteur d'Hardrade,
Et le mari, dit-on, de la belle Hermantrade.

EGINHARD.

C'eſt à lui de parler ... parlez, ſage Adalbert.
J'ai gardé ... mais enfin vous étes découvert.

(Adalbert ſe jétte aux pieds du Roi.)

(au Roi.)

Avant de l'écouter, empêchez que la Reine
Ne vienne vous troubler.

CHARLE.

Je l'accorde ſans peine.

(pendant qu'Eginhard parle à un Garde.)

ADALBERT.

Seigneur, quand je voudrois cacher la vérité,
Mon eſprit confondu par tant de majeſté,
Se trahiroit ſans doute, & je ſerois coupable,
Sans avoir mieux ſervi cette fille adorable.
C'eſt la fille d'Hardrade ; & je fus ſon vaſſal.

CHARLE.

(ſe tournant vers Burchard.)

A mon étonnement . . . mon plaiſir eſt égal.
Vous ne perdrez pas tout. Adalbert, continue.

ADALBERT.

Dans des lieux écartés elle étoit retenue.
J'étois ſon ſeul gardien. Son déplorable ſort
M'attendrit : il étoit plus cruel que la mort.
Son amour pour Burchard, ſon amour pour ſon pére,
Ses craintes pour tous deux, aggravoient ſa miſére,
Que devoit redoubler, en ſortant de priſon,
Un hymen malheureux avec cet Eginon,
Dont l'amour vous a fait . . . hélas ! il fut fidélle
Tant qu'il n'eſpéra pas de s'unir avec elle.
Pour avertir ſon Roi d'un complot dangereux,
Pour empêcher Hardrade, en traverſant ſes vœux,
D'achever un forfait, & pour ſauver un pére,
Peut-être auſſi, Seigneur, laſſe de ſa miſére,
Laſſe de ne prévoir que périls, que malheurs,
Bertrade a fui. Pouvois-je, inſenſible à ſes pleurs,
Traverſer ſon deſſein ! le devois-je ! A ſon pére
Peut-être j'ai manqué. Mais, quand je vous préfére,
Ou lorſque, plus heureux, je vous ſers tous les deux,

Serois-je criminel? Arrivé dans ces lieux,
J'ai craint qu'en me montrant à la Reine Faſtrade,
Et, l'éclairant trop tôt ſur le ſort de Bertrade,
Au-lieu de le ſauver, je ne ſerviſſe mal
Le Prince infortuné, dont j'étois le vaſſal.
Le renom d'Eginhard, ſon credit & ſon zéle
Me l'ont fait préférer, comme un Seigneur fidéle,
Sur qui j'ai pu compter pour garder nos ſecrets.
Pouvois-je trop ſoigner de ſi chers intérêts?
Un ſerment ſolemnel par la tête de Charle
Engageoit Eginhard: mais j'y conſens, qu'il parle.

EGINHARD.

Seigneur, il a tout dit.

BERTRADE *(ſe jettant aux pieds du Roi.)*

J'embraſſe vos genoux,
O mon Prince, o mon Pére! Ah, par ces noms ſi doux,
Pour Hardrade acceptez l'hommage de ſa fille.
Croyez voir à vos pieds ſa nombreuſe famille.
Deux fréres innocents, qu'on veut déshériter,
S'uniſſent avec moi. Je puis vous l'atteſter,
Charle eſt le premier nom, que leur bouche enfantine
Apprit à bégayer, que leur bouche s'obſtine
A répéter encore, avec les noms ſi beaux
Et de pére & de Prince. A leurs malheurs nouveaux,
Qu'ils ne connoiſſent pas, arrachez leur enfance.
Que mon pére égaré trouve en leur innocence
Un témoignage ſûr de la fidélité,
Qu'il vous garda, Seigneur, dans ſa proſpérité;

Universitäts Bibliothek Rostock
http://purl.uni-rostock.de/rosdok/ppn82285144X/phys_0113
DFG

Qu'il y trouve un appui contre votre juſtice.
L'erreur, qui l'a ſéduit, fait auſſi ſon ſupplice.
Combien ne dut-il pas étouffer de remords!
Combien à ſon grand cœur en coûta-t-il d'efforts,
Avant qu'il ſurmontât la juſte répugnance,
Qui, dans ce cœur conſtant, combattit ſa vengeance!
Son crime eſt grand, Seigneur; mais grands furent ſes maux,
Et grands furent, pour vous, ſon zéle & ſes travaux;
Hildegarde l'aima. Cette adorable Reine
Se l'étoit attaché, Seigneur; elle en fut vaine,
Et de cette conquête on la vit ſe vanter.

(Charle détourne la tête pour cacher ſes larmes.)

Pourquoi n'eſt-elle plus! ... Mais las de m'écouter,
Vous détournez la tête ... Ai-je pu vous déplaire!
J'aurois dû reſpecter ... vos feux ... Je dois me taire.

(elle fond en pleurs.)

CHARLE.

Raſſûrez-vous, Bertrade. Un deſſein généreux
N'a pu déplaire à Charle, il approuve vos vœux;
Il les fit avant vous. Il aime ce cœur tendre,
A qui devant Burchard l'amour n'a pu ſurprendre
Un vœu, qui ne fut pas pour ſon pére ou pour moi.
Je plains ce mécontent; mais, hélas! je ſuis Roi.

BERTRADE.

Si vous ne l'étiez pas, vous le voudriez être
Pour finir l'infortune ....

CHARLE.

Oui, s'il n'étoit pas traître.
Le sort des conjurés n'est pas en mon pouvoir,
Et mon titre m'impose un rigoureux devoir...

BERTRADE.

De faire des heureux, d'opposer la clémence
Au fer vengeur des loix. Est-ce pour l'innocence
Que vous avez, Seigneur, le droit de pardonner?

CHARLE.

Qui me ravit ce droit, je dois le condamner.
Si pourtant...

SCENE XIV.

LES PRECEDENTS.

UN GARDE (*qui arrive.*)

Sur le pont la bataille s'engage.
Hardrade avec les siens occupe le rivage,
Qu'ont perdu les François. Sur l'autre, dans leurs rangs
Pleuvent de toutes parts, en front & sur les flancs,
Des traits, que, dans la nuit, leurs écus inutiles
Ne peuvent repousser. Mais fermes & dociles
A la voix de leurs chefs, ils attendent la mort
Et le jour trop tardif. Mais par un coup du sort
Qui les frappe à la fois, le brave Sacsotire
A quitté le combat, & son cœur en soupire:

Universitäts Bibliothek Rostock
http://purl.uni-rostock.de/rosdok/ppn82285144X/phys_0115
DFG

Un dard pend de ſon bras, qui ruiſſéle de ſang :
On l'a vu juſques-là combattre au premier rang.

CHARLE.

Ce Héros, mon ami, ſage autant que terrible
Me demande vengeance ; elle doit être horrible.
Pourquoi, foible Eginhard, épargnant trop ton Roi,
As-tu fait que les Francs combattiſſent ſans moi ?
Attends-moi, cher Burchard, je cours prendre mes armes.
Si le danger plus grand redouble nos allarmes,
Ne m'attends pas. Je veux que tu vainques ſans moi.
Burchard n'aura jamais un rival dans ſon Roi.

SCENE XV.

BURCHARD, EGINHARD, BERTRADE, ADALBERT.

BERTRADE.

Cher époux, ſi pourtant la fille d'un parjure
Peut te donner ce nom, s'il n'eſt pas une injure,
Cher amant, ſi tu l'es, épargne un malheureux.
Puiſque c'eſt ton devoir, ſois guerrier valeureux.
Sur mon pére . . . il le faut, remporte la victoire ;
Mais tâche d'accorder l'amour avec la gloire.
Qu'il ne périſſe pas, ſi tu peux le ſauver.
Fais enſorte ſur tout de ne le pas trouver.
Que je ne voie pas cette main triomphante,
Et qu'il me deſtina, de ſon ſang dégouttante

Universitäts Bibliothek Rostock
http://purl.uni-rostock.de/rosdok/ppn82285144X/phys_0116
DFG

Fuis un combat affreux, digne de ta valeur,
Digne d'un Chef des Francs, indigne de ton cœur.
S'il doit mourir, qu'au-moins une main étrangére,
Que je pourrai haïr, m'ait enlevé mon pére.

BURCHARD.

Chére épouſe, & tu l'es, quel que ſoit ton malheur,
Je dois à mon pays ce que j'ai de valeur.
Ce que je ne dois pas au Prince, à la Patrie,
Je le dois à l'amour d'une épouſe chérie.
Sur ce que je pourrai Bertrade peut compter.
Mais l'ardeur du combat me pourroit emporter.
Je le craignis toujours, & le crains davantage
Aujourd'hui, que l'amour excite mon courage
Et doit le retenir. Confiez-en le ſoin
Au fidéle Adalbert: il ſera mon témoin,
Autant que mon garant.

ADALBERT.

J'y conſens avec joie.

BERTRADE.

Faut-il que ce ſoit moi, cher vieillard, qui t'envoie,
Après un long repos, affronter les combats!

ADALBERT.

C'eſt, Madame, un honneur que je n'eſpérois pas.
Je cours prendre mon arc, mon carquois & ma lance;
Et mon léger écu. Dans votre heureuſe France,
Où vers le plus haut rang le chemin eſt ouvert
A tout brave guerrier, j'y joindrois un haubert.

Universitäts Bibliothek Rostock
http://purl.uni-rostock.de/rosdok/ppn82285144X/phys_0117
DFG

BURCHARD.

Tu ne manqueras pas d'une armure plus belle.
Mais le tems preſſe : vas, le danger nous appélle.

(*Adalbert ſort.*)

SCENE XVI.

BURCHARD, EGINHARD, BERTRADE.

EGINHARD.

Il devroit m'appeller, ſi les ordres du Roi
N'euſſent pas confié le Palais à ma foi.
Mais, puiſqu'il faut reſter où demeure Faſtrade,
Du-moins je prendrai ſoin de la belle Bertrade.
Repoſez-vous ſur moi de ce ſoin qui m'eſt cher,
Et ſans crainte partez, dès qu'il faudra marcher.

SCENE XVII.

LES MEMES.

UN GARDE (*à Burchard.*)

Seigneur, le Roi vous mande, & déja vous dévance
Par le plus court chemin. La victoire en balance
N'attend plus que Burchard.

BUR-

BURCHARD.

Belle Bertrade, adieu.
Mais sans une faveur quitterai-je ce lieu?

(il s'avance & prend la main de Bertrade, qu'il baise.)

Je cours la mériter.

(il part.)

BERTRADE.

Cette faveur m'est chére.
Reviens victorieux, & m'améne mon pére!

SCENE XVII.

EGINHARD, BERTRADE.

EGINHARD.

Je dois joindre la Reine, & vous quitte à regret.
Retournez chez ma sœur, par un chemin secret,
Je peux vous y conduire.

BERTRADE.

Ami sûr & fidéle
Du généreux Burchard, dont je connois le zéle,
J'accepte votre bras. Mes pas sont chancelants,
Et mes yeux obscurcis. Quels maux plus accablants
Peuvent m'ôter ma force à la fleur de mon âge?

EGINHARD.

Allons: & que le Ciel achéve son ouvrage!

fin du quatriéme acte.

ACTE V.

SCÈNE I.

BERTRADE (*seule.*)

Astre brillant du jour, . . . qui dores ces côteaux, ...
Viens-tu pour éclairer . . . quelques forfaits nouveaux ? . . .
Ou des maux plus cuisants que les maux, que j'endure ? . . .
Ton éclat réjouit l'innocente nature . . . .
Il porte dans mon cœur, en éclairant mes yeux,
Des pensers plus confus & plus tumultueux . . . .
Le combat dure encore . . . & ton péril augmente . . .
Fille désespérée . . . & déplorable amante ! . . .
Les ténébres couvroient l'un & l'autre guerrier,
Et livroient au hazard le glaive meurtrier.
Le combat dure encore . . . & le jour, qui l'éclaire,
Du pére . . . ou de l'amant rend la mort nécessaire.
Si blessé, désarmé, préssé de tous côtés,
L'un ou l'autre n'est pas en proie aux cruautés
Du soldat insolent, ou n'est pas dans les chaînes, . . .
Pour obtenir la mort, ses priéres sont vaines.
Son vainqueur le réserve au plus affreux tourment;
Ou, pour ne pas mourir, il offre vainement
Une riche rançon . . . L'un hâte sa vengeance,

Ou l'autre, auſſi cruel, redoute la clémence
Du Prince des François . . . On tire de ſon flanc,
Déja criblé de coups, le reſte de ſon ſang.
Eſt-ce toi, cher Burchard? . . . Eſt-ce toi cher Hardrade,
Dont le prochain trépas doit accabler Bertrade?
Eſt-ce, pour éclairer ce ſpectacle odieux,
Que paroît, jour cruel, ton flambeau matineux? . .
Ah, vivez l'un & l'autre, épargnez-vous l'un l'autre,
Vous, un pére proſcrit, il eſt auſſi le votre,
Vous, un fidéle amant; il ſera votre fils;
Vous ſerez tous les deux nos plus tendres amis . . . .
Vous ne m'entendez pas . . . votre vue eſt troublée . . . .
Vous voyez dans les flots d'une horrible mêlée
Des ennemis mortels, dont il faut vous venger,
Ou ſi vous ſuccombez, prêts à vous égorger.
L'amour & l'a pitié ſont loin de vos penſées.
Dans mon cœur, mon cœur ſeul ces vertus repouſſées.
Se preſſent l'une l'autre, & vont le déchirer.
Ne puis-je à tous les deux m'offrir & les montrer?
Dire à l'un: Arrêtez! ce guerrier eſt mon pére.
Epargnez, cher amant, une tête ſi chére.
Dire à l'autre: Mon pére, épargnez ce héros.
Il abhorra toujours d'exécrables complots.
C'eſt mon fidéle amant, il ſera votre gendre.
Je les répéte envain, pouvez-vous les entendre
Ces noms, qui me ſont chers, & que vous abhorrez,
Ou qui ne touchent plus vos eſprits égarés.
Vous n'avez que des bras, qui donnent ou repouſſent
La mort, la triſte mort! . . . Ah, qu'enfin ils s'émouſſent!

Qu'ils perdent leur tranchant ces glaives meurtriers!
Et puiſſent ſe durcir vos peſants boucliers!..
Je ne vois plus au ciel les ſillons de l'aurore,..
Il a tout ſon azur... & l'on combat encore.
La France & la Thuringe ont-elles donc choiſi
Ces lieux pour leur tombeau? La Saxe eſt-elle ici
Avec la Lombardie? Et de ces rocs ſtériles
Eſt-il aux ſombres bords des routes plus faciles?
Depuis que l'on combat les Francs & les Germains
Ont dû s'entre-détruire... Ah, guerriers inhumains,
Qui voyez des fujards diſperſés dans la plaine,
Ne les pourſuivez pas! C'eſt trop à votre haine
Immoler de ſujets, ou de concitoyens.
Ils ſont ainſi que vous, & François, & Chrétiens.
Un de ces pelotons, que raſſemble la fuite,
Et que va diſſiper une ardente pourſuite,
Renferme ou mon amant, ou l'auteur de mes jours:
Des rochers & des bois il cherche les détours.
Conſervez ce témoin d'une grande victoire.
Au chef le plus heureux n'enviez pas ſa gloire.
Eſt-il, ſans ſuppliants, un triomphe complet?
Ou l'habile chaſſeur prend-il dans ſon filet
Tout ce que la forêt nourrit de cerfs timides?
Le malheur les corrige: ils ne ſont plus perfides.
Pour vous, pour moi, pour Charle épargnez les vaincus....
Mais non; ils mourront tous. Je ne les verrai plus.
Chacun, ſans accorder, ni recevoir de grace,
Donne & reçoit la mort, & ſur la même place,
Fait ruiſſeler le ſang, & perd auſſi le ſien....

Qu'il en reste quelqu'un pour répandre le mien!
Je ne survivrai pas à cet affreux carnage....
Jour terrible & cruel, qu'ensanglante la rage,
Tu seras le dernier, que j'aurai détesté!..
Flambeau des assassins, pourquoi t'es-tu hâté
D'éclairer ces vallons? Confidente des crimes,
La nuit eût épargné la moitié des victimes....
J'entends un bruit confus, des cris... Mais Adalbert,
Adalbert ne vient point... Est-ce ainsi qu'il me sert?...
Ces cris sont-ils des pleurs? Mon serviteur fidéle
N'y mêle point les siens: qu'est devenu son zéle?

SCENE II.

BERTRADE, EGINHARD.

BERTRADE.

Ah, sensible Eginhard, venez-vous m'accabler?
A qui dois-je des pleurs? pour qui dois-je trembler?

EGINHARD.

Ce n'est point pour Burchard, pour vous, ni pour la France.
Votre amant vit, vous aime, & meurt d'impatience
De parer votre front de mirthe & de lauriers.
On l'a vu dans ce jour le plus grand des guerriers.

BERTRADE.

Hélas. trop grand peut-être! Et mon malheureux pére?

A-t-il enſanglanté cette main meurtriére,
Que je devrai haïr ?

EGINHARD.

Je n'ai rien découvert
Qui m'indique ſon ſort. Mais je vois Adalbert.

SCENE III.

BERTRADE, EGINHARD, ADALBERT.

(eſſouflé.)

BERTRADE.

Eh-bien, cher compagnon de la triſte Bertrade,
N'eſt-il plus ?

ADALBERT.

De Burchard....

BERTRADE.

Ah, parle-moi d'Hardrade.
Falloit-il te hâter ou reſter ſi long-tems
Pour ne pas apporter à mes ſoucis cuiſants
Ou la fin que je crains, ou celle que j'eſpére ?

ADALBERT.

Madame, excuſez-moi.... votre valeureux pére
N'a point trouvé la mort, qu'il paroiſſoit chercher.
Au combat, malgré lui, je l'ai vu s'arracher,
Il eſt entré dans Fulde, & près de Boniface,
Attendant ſon arrêt, il cache ſa diſgrace.

BERTRADE.

Ciel! mon pére eſt vivant, & mes vœux ſont comblés.
J'obtiendrai ſon pardon. Ses maux accumulés
Ceſſeront par mes ſoins d'accabler ſa vieilleſſe.
Il devra ſon bonheur à ma vive tendreſſe,
A celle de Burchard, aux bontés de ſon Roi.
Hardrade repentant rentrera ſous la loi,
Dont il avoit briſé le joug & les barriéres.
Adouci, déſarmé par mes humbles priéres,
Il donnera ma main au généreux Burchard.
Dis-moi, cher Adalbert; dis au ſage Eginhard
Ce qu'a fait mon amant, & ce qu'a fait mon pére.
Mais reprends tes eſprits. A ma douleur amére
Ne fais pas ſuccéder trop de joie à la fois.
Je ne puis contenir celle que je te dois....
Que je la goûte encore avant qu'elle s'augmente!
Quel calme plus charmant remplace une tourmente
Plus pleine de dangers! O Dieu, dont les décrets
Sont remplis de douceur, j'adore tes arrêts.
Tu m'as fait voir de près le terrible naufrage,
Pour que, dans mon bonheur, je viſſe ton ouvrage.
Ta main a dirigé le bras de mon époux,
Oui, je le reconnois, ton œil ouvert ſur nous
Suit nos pas, les conduit, régle nos deſtinées.
Et de bien & de mal tu mêles nos années,
Nos jours, & nos moments. Mais ton cœur paternel,
Qui ſauve l'innocent avec le criminel,
En prodiguant le bien, fait pencher la balance...,
Parle, cher Adalbert: dis ce qu'a fait la France.
Ce qu'a fait la Thuringe, & combien mon amant

Fut grand & valeureux; combien en ce moment
Il eſt couvert de gloire, il eſt cher à ſon Prince.

ADALBERT.

Pour ce terrible jour, de toute la province,
Autant elle contient de valeureux guerriers,
Autant l'acier s'y change en glaives meurtriers.
Nos amis, nos voiſins, & ceux qui les confinent,
Juſqu'au pays lointain, que les Slaves terminent,
Tous s'étoient raſſemblés en ſuperbes harnois,
Comme on les voit briller dans nos plus beaux tournois.
Hardrade les guidoit. Eginon plus tranquile
Marchoit, pour la preſſer, à la derniére file.
Déja le pont portoit, en eſpaces égaux,
Les Francs avec leurs chefs, Hardrade & ſes vaſſaux.
Les premiers chanceloient accablés par le nombre,
Ou par cette frayeur, que la nuit, dans ſon ombre,
Conçoit & multiplie. A l'approche du Roi,
Que dévançoient nos cris, le trouble avec l'effroi
Paſſe chez l'ennemi. Bientôt l'autre rivage
Eſt rempli de François, & couvert de carnage.
Burchard, dont la valeur ſe plaît dans la clarté,
Et qui ſent combien nuit la triſte obſcurité
Au courage bouillant de ſa brave Phalange,
Imagine ſoudain un ſtratagême étrange.
Le long de la riviére un eſcadron léger
Dépaſſe l'ennemi, qu'on vient d'en déloger,
Vole ſur la montagne, allume les bruyéres,
Et d'un vaſte incendie éclaire les derriéres
Du Thuringien ſurpris: nous voyons tous ſes rangs,
Son ordre, ſon terrein, ſa réſerve & ſes flancs.

Il ne voit des François que leurs brillantes armes,
Dont l'éclat l'éblouit, & double ſes allarmes.
Bientôt un bois en feu répand un jour plus clair,
Un autre lui ſuccéde & ſemble embraſer l'air.
Le François ſe ranime, & Burchard immobile
Excite ou rallentit ſon courage docile.
On eût dit que, content de guider la valeur,
Son cœur avoit perdu ſa bouillante chaleur.
J'ai tremblé que le Roi, qui connoît ſa vaillance,
Ne vous attribuât cet excès de prudence.
Je craignois encor plus que le François ardent
Ne jugeât ce Héros plus lâche que prudent.
Il aime dans ſes Chefs l'ardeur impétueuſe,
Dont s'enflamme ſon ame active, furieuſe.
Hardrade cependant ſoutenoit le combat;
Et le ſage Eginon, ramenant le ſoldat,
Rétabliſſant les rangs, maintenoit la balance.
Il ſembloit qu'une fois la Thuringe & la France
Duſſent voir le deſtin entr'elles indécis;
Et le fier Neuſtrien, s'il n'eût été ſurpris,
Auroit pu s'indigner que, trahiſſant ſa gloire,
Le Ciel eût ſi long-tems différé ſa victoire.
Burchard s'ébranle enfin, & porte ſon effort
Où n'étoit pas Le Roi. C'étoit-là que le ſort,
Plus contraire aux François, donnoit quelqu'avantage
Aux braves Thuringiens. Là, raſſemblant l'orage,
Hardrade ſe montroit comme un Dieu foudroyant.
Tel que brille l'éclair, ſon glaive flamboyant,
Portoit de près la mort, & plus loin l'épouvante.
Les rangs entiers tomboient ſous ſa lame tranchante.
Par-tout où paroiſſoit ſon funeſte drapeau,
Des monceaux de guerriers attendoient le tombeau.

Je frémis à sa vuë, & reconnus mon maître.
Est-ce-là, me disois-je, est-ce le cœur d'un traître?
Ah, que n'est-il fidéle! Il me verroit sous lui
Partager les lauriers, qu'il moissonne aujourd'hui.
Je craignois de le joindre; & ce moment horrible
Glaçoit déja mes sens. Qu'il m'a paru terrible!
Et combien j'ai senti qu'un courageux vassal
Dans celui qu'il servit n'a jamais un égal!
Mais je suivois Burchard. Soudain le Connétable
Va commencer plus loin un carnage effroyable.
Mon bras l'a secondé, comme un foible ruisseau,
Qui coule dans le Rhin, le grossit de son eau.
Devant lui tout fuyoit, ou tomboit sous sa lance:
Hardrade l'apperçoit, & contre lui s'avance.
Bertrade, en ce moment si vous les aviez vus!
Aux coups, qu'ils assenoient, ils se sont reconnus.
Est-ce toi, raviſſeur, a crié votre pére?
Tu devois conserver un soutien à ta mére,
Plutôt que d'enlever la fille de Fréa.
Burchard ne dira plus qu'Hardrade l'agréa
Pour gendre & pour ami. Reçois ton héritage.
Il dit & fond sur lui. Je connois ton courage,
Répond tranquilement votre intrépide époux;
Mais je ne connois point de querelle entre nous.
Je déteste le rapt, & céde l'héritage.
Vante-toi, j'y consens, d'avoir eu l'avantage
Sur un gendre, un ami, qui respecte ton sang.
Il dit, écarte un coup, & présente le flanc.
Votre pére surpris n'en croit ni ses oreilles
Ni ses yeux, & frappé par autant de merveilles,
Il s'arrête immobile. O Ciel! qui l'auroit cru,
Que Burchard ... à ce mot que j'ai seul entendu,

Universitäts Bibliothek Rostock
http://purl.uni-rostock.de/rosdok/ppn82285144X/phys_0128
DFG

Suivant toujours Burchard, je perds de vuë Hardrade.
Un ſoldat, dont ce jour m'a fait un camarade,
M'a raconté qu'Hardrade a dit en gémiſſant:
Serois-je aſſez heureux pour qu'il fût innocent!
Mais déja, loin de lui, le vaillant Connétable
Fait reculer les rangs, que ſon courage accable,
Pénétre dans leur flanc, les reſſerre, les ſuit,
Et leur fait regretter les ombres de la nuit.
Il avoit paru fuir aux dépens de ſa gloire;
Mais cette heureuſe fuite aſſûroit la victoire.
Le Thuringien preſſé reſte ſans mouvement
Et le déſordre croît de moment en moment:
Charle déja vainqueur cherche le fier Hardrade,
L'appélle, en le nommant ſon ancien camerade.
Mais Hardrade l'évite, & recule effrayé.
Il retrouve en ſon cœur un reſpect oublié.
La fuite lui reſtoit, ſi Burchard, qui l'évite,
N'eût pas fermé dès-lors toute iſſuë à ſa fuite.
Pour s'ouvrir le paſſage il fait un foible effort;
Et retournant la tête il apperçoit le port.
Il ſemble que chez lui Boniface l'appélle,
Lui promet ſon pardon, s'il veut être fidéle,
Et l'invite à chercher un aſyle voiſin.
Il court y receler ſon malheureux deſtin.
C'eſt tout ce que j'ai vu. L'amoureux Connétable
M'a fait partir ſoudain. Cours, vieillard vénérable,
M'a-t-il dit, vas trouver l'objet de tous nos ſoins,
Dis-lui le peu d'exploits, dont tes yeux ſont témoins.
Dis-lui que je l'adore, & que je plains ſon pére,
Mais que j'eſpére en peu d'adoucir ſa miſére.

Tâche enfin que ſon cœur du mien ſoit ſatisfait:
Raconte-lui ſur-tout ce que je n'ai pas fait.

BERTRADE.

Eſt-ce un homme? eſt-ce un Dieu? Je ſuis une mortelle.
Hélas! puis-je régner ſur une ame ſi belle?

EGINHARD.

C'eſt l'ame d'un François qu'une funeſte Cour
N'a pu corrompre encor, qui reſpecte l'amour,
Dont ſon cœur eſt capable, & qui connoît la gloire.

ADALBERT.

Les Thuringiens vainqueurs auroient peine à le croire.

SCENE IV.

BERTRADE, EGINHARD, ADALBERT, CHARLE,

Seigneurs & Officiers de la ſuite du Roi,

tous armés, mais ſans lances ni boucliers

CHARLE *(à Eginhard.)*

Tu me plaindras ſans doute en me félicitant.
Me préſerve le Ciel de jamais perdre autant
Que m'a coûté ce jour. Dans l'une & l'autre armée
La fleur de mes guerriers, à vaincre accoutumée,

S'obſtinoit à périr. Et vainqueurs & vaincus,
François & Thuringiens quels hommes j'ai perdus!
Ne me reproche pas un malheur néceſſaire;
Mais ne me vante pas, ſi tu prétends me plaire,
Un horrible triomphe. Eh, quel eſt le vaincu?
Un ſujet malheureux. Tu m'en vois confondu.

EGINHARD.

Si je craignois, Seigneur, que chaſſant vos allarmes,
Ce triomphe ſanglant, ne vous donnât des armes
Pour opprimer un peuple, à qui vous le devez,
Et pour renouveller des deſſeins réprouvés;
Si vous pouviez penſer qu'il eſt votre conquête,
Préſageant dès ce jour une horrible tempête,
Mes pleurs arroſeroient vos funeſtes lauriers,
Et je déplorerois la mort de nos guerriers.
Mais ſi, toujours fidéle aux loix de la Patrie,
Vous leur reſtituez leur dignité flétrie;
Si vous croyez qu'on peut bleſſer la Royauté,
En lui ſacrifiant la noble liberté,
Et qu'en ſe ſurchargeant des dépouilles de l'une,
L'autre devient fâcheuſe, affligeante, importune,
Et, détruiſant les loix, s'ôte tout leur appui,
Je me conſolerai des malheurs d'aujourd'hui.
Il eſt bon que les Rois ſoient ſaints & reſpectables,
Et que, déconcertant des projets condamnables,
Par tout ce qu'il en coûte au ſujet révolté,
Par ce qu'il leur en coûte à domter la fierté,
Ils enſeignent la crainte & l'apprennent eux mêmes,
Ou plûtot qu'un ſeul chef, armé des droits ſuprêmes,
Contienne tout l'état, l'uniſſe en un ſeul corps,

Universitäts Bibliothek Rostock
http://purl.uni-rostock.de/rosdok/ppn82285144X/phys_0131
DFG

Préside à sa défense, & régle ses efforts ;
Mais que, par l'équité, l'amour, & la clémence
Il gagne le respect, l'amour, la confiance ;
Et que par l'union de tous ces sentiments
L'état soit affermi sur ses grands fondements.
Que le sang du François courageux & fidéle,
Mêlé, sur ce rivage, avec le sang rebelle,
Cimente par la crainte & l'amour mutuel
Cet immense édifice, & le rende éternel!
Tels sont mes vœux, Seigneur, & ce qu'en la victoire
Et j'espére, & je crains pour nous, & votre gloire.

CHARLE.

Généreux citoyen, Charle approuve tes vœux.
T'auroit-il pour ami, s'il n'étoit vertueux?
Bertrade, je dois tout au sage Connétable,
Mais bien moins à son bras, toujours si redoutable,
Qu'à sa rare prudence. Il s'est conduit en Roi,
Et j'ai servi sous lui. Le recevant de moi,
Rendez-lui ce tribut de ma reconnoissance.
Il lui sera plus chér.

BERTRADE.

A son obéissance,
A son amour pour vous il a donné, Seigneur,
Ce qu'exigeoient de lui sa gloire, & son honneur.
Mais ce qu'a fait l'amant, le pére le compense,
Et le forfait, hélas! emporte la balance.
Ajoutez aux exploits de l'amant vertueux
Le droit de pardonner, qui vous égale aux Dieux,

Universitäts Bibliothek Rostock
http://purl.uni-rostock.de/rosdok/ppn82285144X/phys_0132
DFG

SCENE V.

LES PRECEDENTS, FASTRADE.

FASTRADE.

Est-ce pour m'affliger que vous fuyez ma vue? ..
Seigneur adouciſſez un regard qui me tue!
Je ſuis aſſez punie.

CHARLE.

Oui, vous l'êtes aſſez,
Si vous vous repentez de vos excès paſſés,
Des malheurs, qu'ont produits l'orgueil & l'arrogance,
Du danger, qu'ont couru votre époux & la France.
J'éprouverai dans peu ce tardif repentir.
Mais le crime eſt affreux, il eſt tems de punir.
Qu'avec les Thuringiens, qui ne ſont pas rebelles,
On raſſemble les Francs & mes autres fidéles,
Les Lombards, les Saxons, les Souabes, les Friſons,
Et que de part & d'autre ils péſent les raiſons.

FASTRADE.

Ec-ce-moi qu'aujourd'hui doit condamner la France?

CHARLE.

J'abandonne ce doute à votre conſcience. . . .
Mais pouvez-vous penſer qu'abaiſſant les François,
Je dégrade leur chef, j'aviliſſe mon choix?

Mon cœur eſt votre juge, attendez ſa ſentence,
Et dans votre maintien mettez plus d'aſſûrance.
Il ſied mal de trembler, Faſtrade, à mes côtés.

SCENE VI.

LES PRECEDENTS, BURCHARD.

CHARLE.

Les coupables, ami, ſont-ils tous arrêtés ?

BURCHARD.

Seigneur, j'ai leur parole, & le chef vénérable,
Qui garde du martyr le tombeau reſpectable,
Me ſuit, & les améne. Ils n'eſpérent qu'en vous.

CHARLE.

Leur plus foible ennemi, Burchard, eſt mon courroux.
Qu'ils craignent les François bien plus que ma diſgrace.
Je ſçais ce que je dois au Martyr Boniface :
Mais ils ſçavent auſſi quels ſont leurs juſtes droits,
Que le ſalut de tous eſt au deſſus des loix,
Et qu'en ſe révoltant contre nous & l'Empire,
On perd ſon droit aux loix, qu'on a voulu détruire.

BERTRADE.

Si tels ſont des François le pouvoir & les droits,

(elle ſe jette aux genoux du Roi.)

Sei-

Seigneur, entendront-ils mon impuiſſante voix?
Et vous, qui l'entendez, livrerez-vous mon pére
A ce juge irrité, confus, tumultuaire?
Un Roi, qui fait les loix, n'en peut-il tempérer
La cruelle rigueur? Je devois eſpérer:
Vous me l'aviez promis. Tromperez-vous Bertrade?

FASTRADE.

Quoi!... celle que je vois, eſt la fille d'Hardrade!

BERTRADE.

Madame, je le ſuis; & ſi vous me voyez
Au pouvoir de mon Prince, o ma Reine, croyez
Que je n'y tombai point par le droit de la guerre;
Le ſang des Thuringiens n'abreuvoit point la terre.
J'y vins pour vous fléchir, pour appaiſer le Roi,
Pour confondre mon pére, & vous rendre ſa foi.

(elle prend la main de la Reine.)

Par vos heureux parents, par cette main ſacrée,
Madame, ayez pitié d'une fille éplorée.
De mon premier bonheur vous fûtes ſeule auteur,
De Bertrade en ce jour ſoyez l'interceſſeur,
Et comblez vos bienfaits. Par ce ſaint caractére,
Par l'eſpoir, qu'a, par vous, le Roi d'être encor pére,
Par l'amour, qu'il vous porte, & que vous lui portez,
Par le plaiſir nouveau, qu'ici vous reſſentez
En le voyant vainqueur, par tout ce qu'il eſpére
Et que vous deſirez, pardonnez à mon pére:
Rendez-le moi fidéle; obéiſſant, ſoumis,
Redoutable fléau de tous vos ennemis.

FASTRADE.

Quand je tremble pour moi, chére & triſte Bertrade,
Tu veux que mon crédit ſauve ton pére Hardrade!
Fléchis plutôt le Roi pour ton pére .... & pour moi

BERTRADE.

Ah! vous êtes ſa femme, il eſt pére, il eſt Roi,
Eſt-il des droits plus ſaints ? Une épouſe chérie
Voit-elle d'un refus ſa tendreſſe flétrie ?

(au Roi.)

Seigneur, vous accordez à l'heureuſe moitié,
Qui fait votre bonheur, un inſtant de pitié.
C'eſt-elle qui vous prie, elle-même, Faſtrade.
A ce nom ſi chéri joignez celui d'Hardrade.
Tous deux vous ſeront chers, l'un par l'autre couvert.
De votre aveu, mon cœur à l'eſpoir s'eſt ouvert:
Ne l'en banniſſez pas. Burchard eſt immobile.
Un regard le confond; à ſon Prince docile
Il n'oſe demander ... Il craint que ſes exploits
Aux graces de ſon Roi ne lui donnent des droits.
Il veut tout vous devoir & rien à ſes ſervices.

CHARLE.

Bertrade, levez-vous. Hardrade a des complices.
Puis-je ſauver le chef, perdant ſes compagnons ?
Et que diroient les Francs ? Que diroient les Saxons ?
Moins coupables que lui, par un honteux ſupplice,
Ils donnérent leur ſang à l'auſtére juſtice;
Et ceux, que par le fer je n'ai pas immolés,

Loin de l'Elbe & du Rhin languiſſent exilés.
C'eſt aux Francs à punir ; & je ſerois parjure,
Si je leur défendois de venger leur injure.

BERTRADE.

Burchard, ſecourez-moi ! Si mon pére périt,
Je ne ſuis plus a vous.

CHARLE.

Ah, qu'elle m'attendrit !

EGINHARD *(après qu'un Garde lui à parlé.)*

Le gardien du tombeau, que reſpecte la France,
Implore, en les livrant, la Royale clémence
Pour les Chefs Thuringiens.

CHARLE.

Il connoît comme moi
Sa franchiſe, & juſqu'où la tolére la loi.
Qu'au pouvoir des François il laiſſe les coupables.
Vous, Burchard, exercez le droit des Connétables:
Amenez tous les chefs au pied du Tribunal,
Et que, pour les juger, quiconque eſt leur égal
S'aſſeye à mes côtés.

(on préſente un fauteuil avec un marche-pié au Roi & à la Reine & des ſiéges aux Seigneurs. Le Roi & la Reine s'aſſeyent, ainſi que les Seigneurs, exceptés Burchard & Eginhard. Pendant ce tems Bertrade eſt ſur le devant du théâtre.

BERTRADE

Pompe ſainte & funeſte !
Redoutable appareil ! Quel refuge me reſte ?

Des Rois, ou leurs égaux compoſent ce Sénat;
Et c'eſt pour prononcer ſur un aſſaſſinat.
Il ſçait tous les projets, qu'avoit formés mon pére;
Il ſçait qu'il a voulu d'une main meurtriere
Poignarder ſon Seigneur. Jour cruel! Jour affreux!

(Burchard a tiré ſon épée, & après s'être avancé vers le Roi, il met un genouil en terre, & la lui préſente.

BURCHARD.

Ce glaive fut ſouillé du ſang des malheureux.
Reprenez-le, Seigneur, il doit être ſans tache,
Lorſque de ſon fourreau la juſtice l'arrache.
Purifié par vous, puiſſe-t-il le reſter!
Que ſon terrible éclat effraie ſans bleſſer!

CHARLE.

(a pris l'épée dont il a eſſuyé une fois la lame à ſa caſaque, il la rend.

Ce glaive eſt pur & ſaint, digne de la juſtice,
Et du pouvoir des loix noble & terrible indice.
Allez.

(Burchard ayant reçu l'épée, qu'il tient la pointe en l'air, ſe léve & ſort.

SCENE VII.

CHARLE, FASTRADE, *(assis)* EGINHARD *(debout devant le thrône.)* BERTRADE ET ADALBERT *(dans un coin.)* PLUSIEURS SEIGNEURS *(assis)* & *dans le fond* LES GARDES.

BERTRADE.

Mon cœur se glace. Ah trop foible Burchard,
Est-ce à toi de porter ce terrible poignard?

SCENE VIII.

LES PRECEDENTS, BURCHARD.

(rentre avec son épée dont il tient la pointe en bas, & suivi d'Hardrade d'Eginon & de quelques autres conjurés en robes noires.)

HARDRADE *(marchant avec une contenance fiére.)*

C'est ici qu'on jouit des droits de la victoire :
Mais Hardrade vaincu n'est pas sans quelque gloire.
Prétend-on me juger sans l'avis de mes Pairs?
On peut m'assassiner. Mes droits me sont trop chers
Pour qu'à ce point j'abaisse un sang, que la coronne
Ne relèveroit pas. Charle, descends du thrône.
Je suis ton ennémi : peux-tu me condamner ?

EGINHARD.

Vos pairs ſont en ce lieu. C'eſt au Roi d'ordonner
Qu'à ceux qui ſont préſents ſe joignent d'autresPrinces
Ou d'autres conſeillers épars dans les provinces,
Ou s'il ſuffit des Pairs que vous voyez ici.

HARDRADE.

Mes Pairs, dit Eginhard, les hommes que voici!
Je ſuis libre : ils ne ſont que de lâches eſclaves.

EGINHARD.

Moins eſclaves que vous, & peut-être plus braves;
Auſſi-grands, plus puiſſants, ils peuvent vous juger.
La loi le veut ainſi : voulez-vous la changer.

HARDRADE.

Je ne la change point. Qu'on me diſe mon crime.
Vaincu, j'attends la mort, injuſte ou-légitime.

CHARLE.

Seigneurs, vous avez vu l'exécrable combat,
Qu'a livré ce vaſſal. Etoit ce un attentat
D'un ſujet ſur ſon Roi ? Le jugez-vous blâmable ?

EGINHARD.

(s'approche de chacun des Seigneurs, & revenu au pied du thrône.)

De l'avis de ſes Pairs, ce vaſſal eſt coupable.
Si quelqu'un contredit, le Roi veut l'écouter.

HARDRADE.

Duſſé-je parler ſeul, j'ai droit de conteſter

L'équité de l'arrêt. Si le Roi fut coupable
Avant moi, plus que moi, ſuis-je encor condamnable?

EGINHARD.

Vous deviez reclamer les-loix, qu'il violoit.

HARDRADE.

Sous ſes pieds orgueilleux Faſtrade les fouloit.
Qui devois-je invoquer contre la violence,
Quand le Prince obſédé repouſſoit l'innocence?

CHARLE.

C'eſt aſſez. Eginon, voulez-vous récuſer
Les juges que voici? Pouvez-vous excuſer
Le combat qu'a conduit votre antique prudence?

EGINON (*ſe jettant à genoux.*)

Je reconnois mes Pairs, & j'attends leur ſentence.

CHARLE.

Eſt-ce votre ſeul crime? ou, pour me prévenir,
Quelque forfait plus noir, que je doive punir,
Avec votre agrément, ou votre connoiſſance,
A-t-il été conçu?

EGINON.

Je chériſſois la France.
Elle m'avoit comblé d'honneurs & de bienfaits,
Pouvois-je conſentir au plus noir des forfaits?

CHARLE.

Vous l'avez abhorré?

HARDRADE.

Que vous ſert-il de feindre?
Quand ont peut s'en vanter, fied-il de ſe contraindre,
Pour cacher un projet utile & génereux ?
Charle, n'en doute plus. Je ſerois plus heureux,
Et tu ne ſerois plus. Ni toi, ni ta Faſtrade
N'euſſiez paſſé le Rhin, ſi l'implacable Hardrade
Eût trouvé ſon courage, ou l'avoit allumé
Dans ſes foibles amis, dont-il fut trop aimé.
Prévenant le combat j'euſſe épargné mes braves
Et les tiens, ou plutôt tes valeureux eſclaves.
Punis-les d'un exploit, qu'ils ont pu m'accorder.
Ils devoient me trahir, ou mieux me ſeconder.

CHARLE.

Tu le veux donc, Hardrade; il faut que tu périſſe.
Quand j'ai voulu ſouſtraire à l'œil de la juſtice
Ton crime le plus noir; quand à ton compagnon,
De nier ce forfait, j'offre l'occaſion;
Je ſçavois, comme toi, qu'Eginon, moins coupable,
Avoit déconcerté ce projet déteſtable.
Il pouvoit le nier; tu ne l'as pas voulu.

HARDRADE *(à Burchard)*

J'ai cru qu'a m'accabler Charle étoit réſolu.

BERTRADE.

(elle court ſe jetter aux pieds de Charle.)

Ah, mon pére chancéle.... En croirez-vous ſa rage,
Seigneur ? Croyez plutôt que ſon mâle courage
Ne s'abaiſſa jamais....

Universitäts Bibliothek Rostock
http://purl.uni-rostock.de/rosdok/ppn82285144X/phys_0142
DFG

HARDRADE.

Eſt-ce-elle que je vois?

(à Burchard.)

Ma fille dans ces lieux! Et toi, tu le ſçavois,
Et toi, tu m'as trompé, vil & faux Connétable!
Qu'on diſe maintenant qu'Hardrade fut coupable
Pour avoir attaqué l'aſyle des brigands;
Qui détruiſent nos loix, raviſſent nos enfants,
Envahiſſent nos biens. Que n'ont-ils pris nos femmes,
Et livré nos maiſons & nos forêts aux flammes?

BERTRADE *(ſe jéttent aux pieds d'Hardrade.)*

O mon pére, arrêtez, n'outragez pas le Roi,
N'outragez pas Burchard, ne maudiſſez que moi.
C'eſt moi, qui ſans contrainte, & pour ſauver mon pére,
C'eſt moi, qui pour finir votre longue miſére,
Ai fui de ma priſon. Par mes ſoins Eginhard
A voulu vous ſauver, & ſans mes ſoins, Burchard
Vous a déja ſauvé. Content de ma tendreſſe,
Il nous aimoit tous deux, m'épouſoit ſans richeſſe.
Mais je conçus trop tard ce deſſein glorieux.
Charle, attendri ſur vous, eut ſecondé nos vœux.
Il a donné des pleurs aux chagrins de Bertrade;
Il déploroit auſſi l'infortune d'Hardrade,
Quand vous l'aſſaſſiniez. Il ſe la reprochoit;
Et ſi le ciel propice enfin vous détachoit
D'un projet odieux, ſa bonté ſecourable
Vouloit vous conſoler, vous rendre favorable
La Reine, qui gémit de vous voir malheureux.

Voyez couler ſes pleurs. Sa grande ame eſt ſenſible.
Mais vous, pére cruel, vous n'êtes que terrible.

HARDRADE.

O ma fille!..O ma fille...Eginon.... que dis-tu?

EGINON.

Doublement malheureux... j'admire ſa vertu.

HARDRADE *(en relevant ſa fille.)*

O Bertrade, en quel tems? pourquoi te retrouvé-je,
Quand je dois t'oublier, & quand la mort m'aſſiége.

BERTRADE. *(ſe jéttant aux pieds du Roi.)*

Seigneur, il ſe repent: il rentre dans ſon cœur;
Il n'y retrouve plus une fatale erreur.
Il y retrouve enfin ſon amour & ſon zéle
Pour le meilleur des Rois. Il eſt déja fidéle.
Seigneur, pardonnnez-lui. Le Roi, qu'il attaquoit,
N'étoit pas vous, Seigneur; c'eſt vous qu'il invoquoit.
Un Prince raviſſeur, injuſte, ſanguinaire,
Protecteur des forfaits, ce monſtre imaginaire
Etoit ſon ennemi: ce n'eſt pas vous, Seigneur,
Il imploroit un Roi, bon, juſte, plein d'honneur,
Sauveur des innocents, de ſes Sujets le pére,
Indulgent, bienfaiſant. Ce divin caractére
Eſt le votre, Seigneur. Il vous aîma toujours,
Il vous ſacrifioit & ſes biens, & ſes jours,
Quand il vouloit détruire un monſtre ſur le thrône.
S'il eût pu, mieux inſtruit, donner cette couronne,
Il vous l'auroit donnée, il vous auroit choiſi
Pour régir l'univers, il auroit obéi

A Charle ſon captif, quil auroit fait ſon Maître.
En vous rendant vos droits, n'eût-il été qu'un traitre,
De ce qu'il eût été, à ce qu'il eſt, Seigneur,
Une défaite affreuſe, une plus longue erreur,
Rempliſſent l'intervalle, & l'erreur, il l'abjure.
A des lauriers ſi beaux ne faites pas injure.
Aimez, dans le vaincu, le triomphe des Rois,
Quelques vertus peut-être & l'Empire des loix.

(à la Reine.)

Madame, joignez-vous à mes humbles priéres.
Vous avez entrevu les humaines miſéres.
Je vous ai vue touchée au récit de mes maux.
Achevez mon bonheur : couronnez les travaux
Du plus cher des époux, inſpirez la clémence
Au vainqueur, qui peut tout. Q'une triſte vengeance
N'aille pas l'égaler aux vulgaires vainqueurs.

(aux Seigneurs.)

Soyez mes avocats & mes interceſſeurs,
Jugez, qui m'entendez, arbitres de la terre,
Auſſi-grands dans la paix, que braves à la guerre.
Dans ce vaſſal proſcrit vous vîtes votre égal.
Il pâlit devant vous, quittez ce tribunal.
Vous avez ſatisfait aux devoirs, qu'il impoſe.
Venez des malheureux plaider ici la cauſe.
Eginhard, plaidez-la: vos devoirs ſont remplis.
Et toi, ſi tu veux voir tes deſirs accomplis,
Cher Burchard, défends-moi, ſauve encor ton beau pére.
Au ſien eſt attaché l'heureux ſort que j'eſpére.

Universitäts Bibliothek Rostock
http://purl.uni-rostock.de/rosdok/ppn82285144X/phys_0145
DFG

BURCHARD.

Je ne puis plus, Seigneur...

(il baisse son épée & fait un pas en avant. Les juges font un mouvemment comme pour quitter leurs places. Fastrade se tourne vers le Roi, d'un air attendri, & prête à se lever.

CHARLE.

Arrêtez, à nos loix
Rendez plus de respect, connoissez mieux mes droits.
Sans ma permission vous sortez de vos places,

(pendant ce discours du Roi, Bertrade s'incline sur le marche-pied du thrône, & la tête appuyée sur les deux bras, elle reste immobile.

Et voulez m'arracher... Ajoutez les ménaces
Pour confondre encor mieux l'ordre de ce tribunal.
Vous l'avez déclaré coupable & déloyal,
Attendez des François la commune sentence.
Jusques-là doit tenir cette auguste audience.
Eginhard, c'est à vous d'annoncer aux François
Qu'Hardrade, avec les siens, par l'unanime voix
De ses Pairs assemblés est reconnu coupable.
Pour l'aveu, qu'il a fait, encor qu'il fût valable,
Cachez-le à mes François: il les allarmeroit,
Je veux leur épargner l'horreur qu'il produiroit.

(Eginhard s'incline profondément devant le Roi, & sort.)

SCENE IX.

LES PRECEDENTS *(hors Eginhard.)*

CHARLE.

Je ne veux pas punir l'erreur d'une penſée,
D'un eſprit égaré rêverie inſenſée.
Bertrade, lévez-vous. Je connois votre cœur.
Le mien, que vous percez, aura-t-il un vainqueur?

BURCHARD.

Bertrade, le Roi veut.... Elle reſte immobile.

(il lui prend le bras pour la relever.)

Elle eſt ſans ſentiment.. de ſon corps trop débile
Son ame impétueuſe a rompu les liens.

FASTRADE.

(deſcendant du thrône pour ſecourir Bertrade.)

Si de ſes ſentiments je juge par les miens,
Sa douleur ... Ah, Seigneur, avec tant de clémence,
Pouvez-vous d'un œil ſec contempler la ſouffrance,
Que vous ſeul prolongez.

HARDRADE.

Ah, ma fille au tombeau?
Va deſcendre avant moi!... Qui retient le bourreau?

(ſe tournant vers les juges.)

Frappez, ou que ma main, de ce poignard armée,
Puisse ouvrir un passage à mon ame opprimée.
Prête-moi, cher Burchard, ce glaive de la loi,
Qu'il jouisse à l'instant des droits qu'il à sur moi.
Tu gémis...tu m'apprends la grandeur de l'outrage,
Dont Hardrade a payé ton généreux courage...
Eginon s'il te reste encor quelque vigueur,
Achéve par pitié, de suffoquer mon cœur.
Je ne te suis plus rien. La mourante Bertrade
Porte dans le tombeau les promesses d'Hardrade,
Et sa haine pour toi... Elle y porte mes vœux
Pour ton digne rival, cet homme généreux
Que j'ai trop offensé... Mais que vois-je! La Reine
S'abaisse jusqu'à nous. Cette femme hautaine
Pleure, & secourt ma fille. Hélas! tout est changé.
De qui, si j'eusse pu, me serois-je vengé?...
O mon Roi, voudrez-vous d'un regard favorable
Payer mon repentir; c'est tout ce qu'un coupable
Peut encor desirer... en invoquant la mort.
Ah, par cette faveur adouciſſez mon sort.

(il se jette à genoux.)

Vous me voyez soumis. Je n'attends pas la vie,
Ni ne vous la demande. Elle me fut ravie,
Le jour, où je perdis les bontés de mon Roi.
Le jour, où, dans mon cœur, s'éteignirent ma foi,
mon zéle, mon amour pour le meilleur des maîtres,
Où, traître envers mon Roi, je formai d'autres traîtres

(pendant ce discours d'Hardrade, la Reine aidée du Connétable, a placé Bertrade sur le thrône, où elle s'efforce de la faire revenir à elle.)

CHARLE.

(descend du sien, & s'avançant sur le devant du théâtre.)

Ils ne périront pas : c'est trop me contenir.
Qu'Eginhard cependant est lent à revenir !
Pourrai-je à mes François arracher leur vengeance ?
Oui, dans les mêmes cœurs trop rare est l'alliance
Du courage, qui domte, humilie, asservit,
Et de la lâcheté, qui se venge & sévit.

FASTRADE.

Seigneur, un mot de vous ... votre voix salutaire
Peut seule . . .

CHARLE.

Epargnez-lui ce qui nous reste a faire.
Le retour d'Eginhard, son funeste rapport,
Renouvellant ses maux, lui donneroient la mort.

SCENE X.

CHARLE, FASTRADE.

(à genoux sur le marche-pied de son thrône, tenant dans ses mains les deux mains de)

BERTRADE *(évanouie)* BURCHARD !

(qui reprend son épée & se remet à sa place.)

LES SEIGNEURS *(assis)* LES GARDES.

EGINHARD.

Roi des Francs, vous, Seigneurs, & vous Sujets rebelles,

Voici l'arrêt des Francs & des autres fidéles,
Souabes, Saxons, Friſons, Lombards & Thuringiens:
Pour avoir combattu contre Charle & les ſiens,
Hardrade, qui fut Comte, Eginon, leurs complices,
Ont forfait corps & biens, qu'on les livre aux ſupplices.
J'ai dit: Remettez-vous au Roi leur châtiment?
S'ils n'ont que combattu, ſans forfaire autrement?
Ont répondu les Francs: que le Prince en ordonne;
A ſa diſcrétion ſon peuple s'abandonne;
C'eſt la cauſe commune, & la ſienne ſur-tout.
Il nous plait d'épargner cœux, que le Prince abſout,
Il nous plait, ont crié tous les Sujets fidélles.
Les acclamations, en ces cas, ſolemnelles
Se ſont jointes trois fois à ces mots répétés.
Tel eſt le vœu des Francs. Vous, Seigneurs, conſultez.

CHARLE.

Faſtrade, c'eſt à vous, quand je peux faire grace,
A me la demander.

FASTRADE.

Bertrade tient ma place.
Conſultez-la, Seigneur: de tous les maux paſſés
Elle eſt ſeule innocente. Elle en ſouffrit aſſez.
Si je puis eſpérer que vous ſauviez Hardrade,
Qui ſeroit innocent ſans les torts de Faſtrade,
Rappellez ſon enfant des portes de la mort,
Et que de ſes parents elle régle le ſort.

CHAR-

CHARLE.

(descend de son thrône, s'approche de Bertrade, & la prenant par la main.)

Bertrade eveillez-vous: votre Roi vous en prie ;
Votre pere le veut; Burchard vous en supplie.

BERTRADE.

Qu'entends-je? . . qu'est ceci? . . que vois-je? . . ou
suis je? . . hêlas!
Ai-je passé, mon Dieu, les portes du trépas?
Est-ce vous, ô mon Roi? . . est-ce ma Souveraine,
Que je vois à mes piéds? Ici j'ai vû la Reine,
Ou je suis... Quoi c'est vous, cher amant, cher époux!
Avez-vous de la Parque éprouvé le courroux?
Et dans l'ombre des morts Burchard m'a-t-il suivie?
Quel malheur ou quel coup vous arracha la vie,
A vous tous, qui sur terre étiés si redoutés?
Quel ennemi puissant vous a précipité
Du faite des grandeurs?

CHARLE.

Vertueuse Bertrade,
Reprenez vos esprits.

BERTRADE.

Ah, je revois Hardrade!
Je vis hélas! je vis, pour pleurer pour mourir.
Qu'and je revois le jour, n'est-ce que pour souffrir!

(elle fait effort pour descendre du thrône)

Par pitié, laissez-moi partager sa misére.
Burchard fut mon amant, mais Hardrade est mon pére.

CHARLE.

Reſtez, chére Bertrade : exercés tous mes droits.
Vous pouvois pardonner, j'ai ſatisfait aux loix.

BERTRADE.

Eſt-il bien vrai, Seigneur, & puis-je enfin le croire?
Avez-vous ſur les Francs remporté la victoire ?
Qu'il vive, qu'Eginon & tous ſes alliés,
Repentants & ſoumis, proſternés à vos pieds,
Vous faſſent tous ſerment de mourir pour leur Prince,
Ou de vivre pour lui. Que hors de la Province,
Tant que le voudra Charle, ils reſtent exilés,
Et que loin des autels, par leur crime ſouillés,
Sur des autels plus ſaints ils aillent, pour l'exemple,
Renouveller leur foi, mon pére dans le temple
Par qui Rome à ſes loix enchaine l'univers ;
Les autres dans des lieux éloignes & divers.
Pour leurs biens, c'eſt à vous, Seigneur, qu'ils appartiennent ;
Et c'eſt de vous auſſi qu'il faut qu'ils les obtiennent.

CHARLE.

J'attends, pour confirmer l'arrêt, qu'elle a rendu,
Que je ſçache de vous, Seigneurs, s'il vous *aplú.*

LES SEIGNEURS.

Il nous plait.

CHARLE.

Il nous plait... Qu'on détache leurs chaines.
Oubliés avec moi vos malheurs & vos haines.

Universitäts Bibliothek Rostock
http://purl.uni-rostock.de/rosdok/ppn82285144X/phys_0152
DFG

Hardrade consentés que Burchard soit l'époux.
De votre fille.

HARDRADE.

Elle est bien moins à moi qu'à vous
Disposez-en, Seigneur ainsi que de son pére,
De mes biens, s'il m'en reste, & de ceux de sa mére.

BURCHARD.

Je n'accepterai point ce présent inhumain.
Bertrade me suffit, je ne veux que sa main.

(il va la prendre & l'amène à son pére.)

L'accordez-vous, Seigneur, à ma vive tendresse?
A ses fréres, à vous, je laisse sa richesse.
Ce qu'elle put prétendre, acceptez-le de moi.
J'ai droit d'en disposer; rien n'en revient au Roi.

HARDRADE.

François trop généreux, honore ma famille,
Et fais nôtre bonheur en acceptant ma fille.

FASTRADE.

Vous lui rendrez, Seigneur, les biens, qu'il a forfaits
Et, pour l'amour de moi, vous joindrez vos bienfaits
Au don de tous ses biens.

CHARLE.

J'approuve l'hyménée.
Qu'il ne reste que lui de ce que la journée
Nous a fait éprouver d'événements divers.

Pour la perte & les maux que Burchard a soufferts,
Je me chargerai seul de la dot de Bertrade.
Mais je ne puis encor faire rentrer Hardrade
Dans les biens, dont la loi vient de le dépouiller.
La haine ni l'amour ne doit nous conseiller
Fastrade, & les excès sont toujours des offenses,
Que l'on fait à l'etat. Châtiments, récompenses,
Sevérité, bonté, tout doit avoir ses loix
Dans l'intérêt public, dont sont chargés les Rois.
Nous l'avions oublié: je rougis de le dire.
Mais quand un promt retour peut raffermir l'Empire,
Il est digne d'un Roi, qui connoit son devoir,
Et qui, sur ce qu'il doit, mesure son pouvoir.

FIN.



Universitäts Bibliothek Rostock
http://purl.uni-rostock.de/rosdok/ppn82285144X/phys_0158
DFG



Universitäts Bibliothek Rostock
http://purl.uni-rostock.de/rosdok/ppn82285144X/phys_0159
DFG



Universitäts Bibliothek Rostock
http://purl.uni-rostock.de/rosdok/ppn82285144X/phys_0160
DFG

, quil auroit fait ſon Maître.
it vos droits, n'eût-il été qu'un

à ce qu'il eſt, Seigneur,
, une plus longue erreur,
alle, & l'erreur, il l'abjure.
ux ne faites pas injure.
ncu, le triomphe des Rois,
it-être & l'Empire des loix.

)

ous à mes humbles priéres.
les humaines miſéres.
iée au récit de mes maux.
eur : couronnez les travaux
oux, inſpirez la clémence
peut tout. Q'une triſte ven-

aux vulgaires vainqueurs.

urs.)

avocats & mes interceſſeurs,
ez, arbitres de la terre,
paix, que braves à la guerre.
rit vous vîtes votre égal.
, quittez ce tribunal.
ux devoirs, qu'il impoſe.
ux plaider ici la cauſe.
a : vos devoirs ſont remplis.
oir tes deſirs accomplis,
éfends-moi, ſauve encor ton

heureux ſort que j'eſpére.